

JEUNESSE EN HERBE



Avoir treize ans





JEUNESSE EN HERBE

Avoir treize ans

Chantal Meignan

Aurais-je imaginé, il y a 70 années
alors que je courais les hauts plateaux
enneigés, balayer par la burla
Que je vous conterai,
devenue grand'vère et même
Arrière grand'vère
Les escapades de mes treize ans ?

A vous qui me lirez
A vous qui fîssez vos jeunes années
Je vous confie ces vœux qui m'habitent
Si fort

Et tout

Soyez inventifs !

Ne craignez pas les métamorphoses !

En cette fin de 2014
je souhaite
à toutes et tous
De Belles Vies
en partage
Une Aïeule
Chantal

Dec 2014

Avoir 13 ans ?

Avoir 13 ans en 2014 ce n'est pas avoir 13 ans en 1943

Avoir 13 ans en France ce n'est pas avoir 13 ans en Palestine, en Afghanistan, en Afrique, en Norvège, aux USA etc.

Les contextes et les événements diffèrent grandement sur les devenirs des jeunes de 13 ans, qu'ils soient filles ou garçons ne sont pas équivalents !! Époques et histoire, lieux de vie, événements, cultures et traditions, marquent profondément les jeunes ados qui découvrent le monde, LEUR monde, avec un plein d'énergies: des jeunes en devenir humain...

Ce sont eux qui forgent le monde de demain, celui que nous avons tenté de construire, pour nous, pour eux... Toutes et tous développent de fabuleuses énergies pour assurer leurs espérances de vivre de belles existences ...



Ainsi Camille, ma petite-fille, à laquelle j'évoquais mes 13 ans, (c'était en 1943) a souhaité m'accompagner lors d'un séjour que je prévoyais au Chambon sur Lignon, cet été 2014 pour participer au festival « Lectures sous l'arbre ».

C'est dans ce village que j'ai vécu ma prime adolescence.

Camille vit ses treize ans en plein virage existentiel, dessiné par elle-même, ainsi « mes treize ans » l'interrogeait particulièrement.

Sa mère (ma fille) s'est jointe à nous: c'est donc une tripléte de trois générations – au féminin- qui a foulé les myrtilliers du Lisieux, mini volcan entouré de forêts basses, de genêts éclatants de jaune au printemps, de bruyères mauves en fin d'été... Les mêmes que 70 ans auparavant lesquels furent le terreau essentiel de ma vie de jeune adolescente...

Nous y étions réfugiés, ma mère et ses trois enfants, participant à notre façon à la résistance locale contre l'occupant nazi et ses valets du gouvernement du maréchal Pétain. En ces temps, en ces lieux, lors de mes treize ans, j'ai couru ces hauts plateaux parmi de rudes montagnards ancrés depuis des siècles sur des terres pauvres; les leurs depuis des générations. Ce fut déterminant pour ce que deviendra mon chemin de vie ...

Ma vie d'adulte a ainsi été pétrie de valeurs humaines vécues, partagées, engagées, réfléchies lors de nos escapades. Valeurs humaines reprises, repensées, quelques décennies plus tard, réinventées à leur façon par ceux dont j'ai accompagné et dont j'accompagne encore des pas, tant hésitants qu'exploratoires, toujours déterminés.

Je suis à l'orée d'une fin de vie chargée, parfois lourde, mais constructive, de ces petits bonheurs qui sont la clé de vrais bonheurs.

En quelques journées de vagabondage, j'ai été interrogée par ma « petite fille » et par sa mère. Au rythme d'anecdotes évoquées en ces lieux mêmes où je les ai jadis vécues, nous avons eu la surprise heureuse de rencontres - imprévues - qui ont donné **le ton juste, le sens même** à ces souvenirs qui ont alors résonné fort et bellement entre EUX et nous ; eux ces paysans des hauts plateaux et nous trois en quête d'une culture ancestrale, vivifiée par l'Histoire de nos présents... De vraies émotions, des compréhensions intergénérationnelles lors de ces échanges toujours chaleureux.

Merci à EUX, ces forgerons de vies humbles et fortes.



Je retranscris ci dessous des lignes écrites il y a une dizaine d'années, avec quelques retouches et des ajouts. Depuis, mes regards se sont aiguisés au point que « des rages » m'habitent quand je perçois les graves dégénérescences qui affectent lourdement nos actuelles existences et en particulier celles de « NOS » jeunes, eux qui ont « la vie devant eux » alors que toute ma vie a été marquée par une indéfectible volonté de mieux vivre en partage. C'est pourquoi, à ces textes j'ajouterai quelques réflexions d'aujourd'hui...



J'ai vécu une adolescence, somme toute, protégée pour l'époque, et exceptionnelle en ceci, qu'elle a aiguisé mon regard sur la vie comme elle va, avec des attentions soutenues sur tout ce qui se passait alors. Ce regard, éveillé dès mon jeune âge, déplore aujourd'hui, de regrettables « mal être », qui auraient dû être évités mais qui s'étalent, réduisant des potentialités favorables à des avancées humaines.

Et pourtant, de nos jours je vois une jeunesse en herbe qui « lève » avec intelligence et bonheur !

A cette époque, je m'étais simplement trouvée dans ma famille, dès les premières heures de la tragédie. Mes parents, Jacques et Hélène, bien au delà de leurs différents, avaient choisi leur camp, dès 1938, en toute lucidité, en toute générosité, en toute liberté ; avec en toutes circonstances, une volonté sincère, honnête. Comme au temps de Louis XIV sans doute, quand un aïeul, m'a t' on raconté, préféra être galérien que renégat à sa foi. La foi ? Eux n'en professaient plus guère, mais résister à l'oppression, à l'indignité, à la honte, telle une obligation morale, ne pouvait être en balance avec d'autres choix de devenir. Leurs vies d'alors en témoignent.

Ce devint là, au quotidien, un berceau fabuleux pour moi, toute jeune adolescente, pour qui vivre, respirer, agir, aimer, réfléchir, choisir se trouvaient fondus en un même alliage, jusqu'à ce que ... ?

La confusion, les confusions remettent sérieusement en question cette calme et déterminée assurance. Néanmoins, ces fondations fortes et cohérentes, résisteront sans doute au laminage du temps et aux dérapages existentiels.

Première période: 1939- 41 ou la sortie de l'enfance.

Inquiétudes, discussions véhémentes agitaient les conversations avec des désaccords aigus ; mes parents que je tenais en estime prioritaire, faisaient figure de rebelles. Je ressentais un certain dédain de la part des cousins à cause des opinions de mes parents non conformes à celles de leur milieu social.

Les risques de guerre avaient très tôt privé Hélène, ma mère, de ses ressources par le départ des Dames brésiliennes au service desquelles elle travaillait. Et quelques mois après la déclaration de guerre, à son tour, Jacques, mon père, perdait son emploi par la fermeture autoritaire de l'usine d'aéronautique lors des avancées allemandes.

En cette fin d'été aux très douces couleurs, l'affolement général suivit la déclaration de guerre ; je me percevais dans un entre-deux de réalités incompréhensibles et d'images vécues à la volée de façon surréaliste, dramatique, bouleversante alors que moi-même je me sentais protégée. La mobilisation générale épargnait Jacques si longtemps tuberculeux. La première décision prise dans l'urgence fut celle d'éloigner les enfants de Paris. Dans la petite voiture décapotable d'Henriette, sœur d'Hélène, s'entassaient deux mères et leurs trois bambins de 2, 4 et 9 ans en route pour une province qui serait probablement épargnée. Les pères resteraient à Paris - toutefois pour quelque temps- à la recherche d'un travail.

Notre premier arrêt fut pour moi un enchantement. Dans le vaste jardin d'un couple de chirurgiens, des amis, à Tours, déambulait une famille de tortues en lisière des murs en pierres sèches, faisant crisser les feuilles mortes ; lentement suivait une compagnie de petites tortues qui s'attardaient pour mon plus grand plaisir. Libre de



mes jeux dans ce centre du monde protégé, j'y ai vécu des heures toutes en couleurs.

Hélas, pour peu de temps ; il fallait fuir ce paradis pour s'aller réfugier, disait-on, en Dordogne, où une gentilhommière attendait les enfants et leurs mères : des amis campagnards et bienveillants nous offraient une hospitalité qui durerait plusieurs mois jusqu'à ce que la débâcle balaye largement toute la région présumée épargnée !

Dès la rentrée scolaire, je suis allée à l'école du village, sans crainte et même avec un bonheur tout nouveau. L'institutrice logeait avec sa famille juste au dessus de la salle de la classe



unique, s'occupant de ses enfants tout autant que de ses élèves. Noisetiers sur le chemin de l'école et œillets blancs parfumaient le jardin, et jamais ni punition, ni mauvaise note: Ce fut ainsi une année scolaire, dans la bienveillance, tandis que les troupes allemandes envahissaient les pays du nord de l'Europe et bientôt la France. Les nouvelles du père se faisaient alarmantes puis brusquement, s'interrompirent.

Les routes envahies de familles qui fuyaient les avancées ennemies, étaient canardées par de petits avions en rase motte, terrorisant et assassinant les enfants, les mères, les vieillards !

Les drames nous parvenaient par la radio jusqu'au jour où des hordes de gens fort éprouvés se sont présentées au portail du jardin. Aussitôt les garages, dépendances et cabanes furent transformés

en habitation de fortune pour accueillir des familles entières, sales, fatiguées, avec des malades et des blessés. Dans la cour, les enfants couraient entre les adultes qui cuisinaient dans de grandes marmites de la soupe au chou distribuée à tous, dans un calme et un ordre impressionnant.

Tant de misères, de pleurs, de souffrances ! Au milieu de tant de désespoir, les piailllements et les rires des gamins dont l'apparente insouciance d'un jour permettait, comme de tous temps, ces jeux et ces farces, imbattables !

Je me mêlais à tout ce monde avec une inquiétude brumeuse, reflet de celles des adultes, connus et inconnus. L'eau était puisée au puits et la chaîne grinçait sans cesse. Appuyée à la margelle de ce puits, un soir, je fus interpellée par un homme grand, hirsute, les vêtements en loque, qui s'approcha de moi avec de grands rires; effrayée, je m'enfuis en courant vers la maison chercher refuge ; mais l'homme me poursuivit jusqu'à la porte. Là, il m'appela « l'azur, mon azur... » et les yeux pleins de larmes, il riait, pleurait, tombant dans les bras d'Hélène qui elle avait reconnu sa voix... Stupéfaction des enfants de n'avoir pas reconnu leur père.

Confusion, effusion, mêlées aux odeurs saoulantes des œillets en pleine fleur. Brève rencontre qui valut la naissance d'une petite sœur, neuf mois plus tard, et qui portera le prénom de notre hexagone si malmené : France ! Première expression de résistance!

Mais les troupes allemandes étaient déjà aux environs de notre calme campagne et il fut question de fuir au loin, en Algérie par exemple, si les moyens financiers et les transports n'avaient vite mis un terme à ces espoirs fous. Nouveau départ dans la voiture surchargée, sans le père, faute de place ; voyage lent, par une nuit noire et pluvieuse, la peur au ventre, dans un silence lourd jusqu'à un arrêt obligé : la route était barrée par des soldats allemands casqués, fusils pointés vers nous: l'un d'eux s'approche: ma tante ouvre la fenêtre et lui parle en une langue incompréhensible. Ce soldat, ni

jeune, ni vieux, mais portant des lunettes cerclées de fer, prononçait des mots gutturaux terrifiants. Après quelques discussions, je fus étonnée et soulagée de sentir la voiture démarrer et s'éloigner... Libres! Nous devons nous rendre dans un village d'altitude, Le Chambon sur Lignon, en Haute-Loire, village déjà connu de nos familles, où nous espérons nous retrouver après l'éparpillement de la débâcle.

18 juin 1940 : Le Général De Gaulle lance un appel solennel



Pétain et Hitler

Premier acte politique de résistance auquel mes parents se référeront aussitôt.

Pétain, lui, signe la capitulation de la France, honte durement ressentie par toute la famille élargie qui, peu à peu, venait trouver refuge dans ce village.

Durant cet été fiévreux, les cousins et cousines ici réunis se sont lancés dans des jeux passionnants: des rochers moussus devenaient des paquebots ou de légères embarcations pour des voyages sans fin mais non sans tumulte ; des pêches à la truite dans un torrent aux pierres glissantes (nous les attrapions à la main) ; des cueillettes de mûres pour des tartes monumentales partagées avec les paysans qui hébergeaient tout ce monde.

Dans la grange, des hommes en rond battaient le seigle au fléau dans la sueur et la poussière, des jours durant, tandis que, nous les enfants, perchés sur les poutres de la grange, nous faisons des vols magnifiques au-dessus du foin odorant pour atterrir en mêlées hilarantes. Pour nous, l'été 40 était gai malgré les remous des discussions des adultes et les décisions prises pour un avenir rapproché et tellement incertain !



Alors que les colchiques prévenaient les premières gelées blanches, la dispersion égrenait les jours dans une atmosphère lourde, inquiète: Jacques devait retourner à Paris pour tenter de trouver du travail; Hélène, enceinte, avec ses deux enfants passerait l'hiver dans la vallée du Rhône pour mettre au monde une petite fille dans des conditions qu'elle espérait bonnes pour elle et le bébé.

Pour aller à l'école, je traversais un pont suspendu balancé par les vents, au-dessus d'un Rhône tourbillonnant, bouillonnant, qui me glaçait jusqu'aux os. Les filles du quartier - qui se disaient catholiques et admiratives du Maréchal Pétain- s'affichaient avec des amoureux. Etant la plus jeune, j'étais chargée de surveiller les aller et venues des garçons. Toutes et tous - obligatoirement - se

retrouvaient le samedi sur la grande place pour chanter «Maréchal nous voilà !». Si beaucoup clamaient ce slogan avec enthousiasme, en rangs scolaires impeccables et sans faille, j' étais mal à l'aise ! A l'image de mes parents, j' étais déjà en opposition, non dite, non avouable alors, mais évidente.

De retour à la maison d'emprunt, l'appétit devait être étroitement contrôlé, réduit, assaisonné de saccharine grignotée comme des bonbons...

Et pour rendre plus gris encore le tableau, je subirai un examen pour entrer en classe de sixième : or j'étais plutôt nulle en orthographe, en grammaire et en calcul...

Au mois de juin Hélène et ses trois enfants se réfugiaient à nouveau dans « leur » village de montagne où ils resteront jusqu'à la fin de la guerre.

Je sortais de mon enfance, l'esprit en éveil sur tout ce qui se passait autour de moi, sans en comprendre toujours les raisons ; je glanais ce qui m' était accessible.

Pourtant le sens des événements majeurs ne m'échappait pas... C'est ainsi que je prenais bientôt un virage capital, déterminant pour mon avenir dans des conditions si particulières. Âgée de 11 ans, plongée dans la vie d'un village qui hébergera un millier d'enfants en grand danger, je me sentais naturellement concernée par tous les événements qui secouaient le village, la région, la France et le Monde.

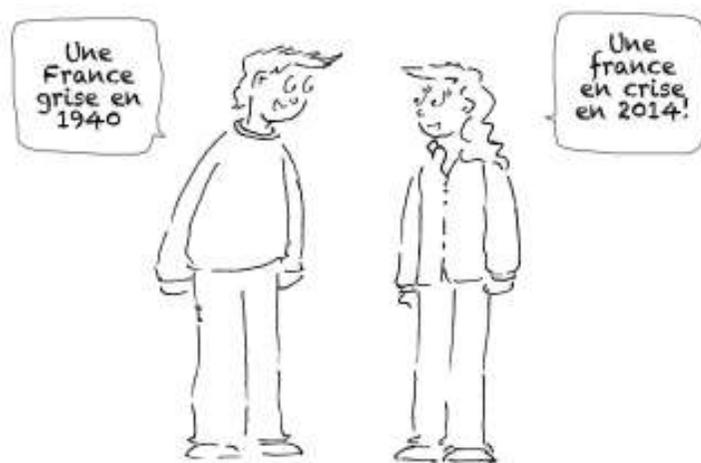
L'enfance est maintenant terminée et ma vie d'adulte va s'inscrire sur la trajectoire de ma jeune adolescence.

Deuxième période : 1941-45

La débâcle ? Un désastre ! Une abominable débandade...

La séparation en zones, le nord du pays occupé par les envahisseurs, le sud sous la férule démagogique et trompeuse d'un Pétain et de son gouvernement aux ordres de l'ennemi, cette séparation faisait que le passage de l'une à l'autre ne pouvait être que clandestine, donc coûteuse et à grands risques. En sourdine, la résistance s'organisait et des informations émergeaient de ci de là, sous les capes ou sur les murs, bien avant les premières manifestations citadines violentes, entraînant des exécutions nombreuses, terrifiantes !

C'était hier ; la capitulation scellée, les familles, estropiées, mutilées, étaient rentrées chez elles quand le travail les y obligeait pour survivre, dans un dénuement et un désespoir confondants. Certains manquaient : prisonniers ou disparus; d'autres avaient succombé aux bombardements ou bien à une de ces maladies qui accompagnent les grands désastres. Beaucoup de familles réfugiées dans les campagnes, tentaient d'y retrouver les siens pour attendre des jours meilleurs.



C'était le cas de ma famille, alors que mon père était reparti en ville. Seul loin des siens, dans un Paris occupé bruyamment par une armée sûre d'elle et qui dévastait toutes les provisions et richesses de la France. Des lettres attestent la mélancolie croissante, le désespoir, la rage d'un Jacques inactif, la faim, avec le froid et la solitude pour compagnes. Ses analyses se faisaient de plus en plus sévères et ses intentions, énigmatiques, et bientôt fort discrètes ! Il entra en résistance, en silence.

La faim, les queues interminables pour obtenir un peu de nourriture, la misère aggravée par les inégalités sociales, ont favorisé le développement d'un marché noir, marché parallèle inaccessible aux petites bourses. Les doutes quant aux opinions des voisins réduisaient au silence les populations: les dénonciations fleurissaient et les étoiles jaunes au revers des manteaux apparurent sans que ceux qui étaient contraints de les arborer, semblent s'en inquiéter outre mesure : peut-être cela leur semblait-il être une garantie, la reconnaissance d'une différence sans conséquences, estimées par ces juifs qui continuaient à faire confiance. Pourtant ! Des échos de drames, d'enlèvements, de rafles fourmillaient ; bientôt des familles entières décimées disparaissaient. Pour quelle destination ? Les informations se voulaient rassurantes ; notre confiance sérieusement écornée; très tôt, nous avons pris position

face aux hypocrisies, aux mensonges falsificateurs des occupants et du gouvernement pétainiste.

France grise, sous le choc, la honte, le malheur, inimaginables après l'euphorie des années 36! France, écrasée par les urgences de la survie, qui semblait s'agenouiller.

France courbée, déboussolée par des avalanches de nouvelles à propos des victoires illimitées du nazisme sur une Europe ravagée, défigurée, écartelée.

A Londres, comme dans les villes et les campagnes de France, les réseaux de résistance s'organisaient dans l'ombre ; réseaux de combattants (dits terroristes) et réseaux de sauvetage, en particulier ceux qui accueillaient les enfants sans parents, sans familles, promis à la déportation s'ils étaient porteurs d'une quelconque identité juive.



C'est ainsi que le village que nous habitons devint en peu de temps un lieu d'accueil pour des centaines d'enfants, échappés à des rafles. Sur les hauteurs froides des plateaux, des résistants s'organisaient à couvert dans les forêts de fayards.

Logée dans un appartement, sous les toits, à la limite du village, Hélène s'était installée dans ce qui aurait dû être un havre de paix pour ses trois enfants (paix relative) et qui devint un lieu de caches pour des résistants de passage, de jour comme de nuit...



Au cours des années de guerre, le village aurait accueilli mille enfants...

Certains affirment même que ce serait 5000 enfants qui auraient été hébergés. Ceci me paraît exagéré. Mais comment savoir ?

Tous – de jeunes réfugiés - semblaient se connaître et identifier chacun dans ce monde mouvant et hétéroclite; les arrivées comme les départs, nombreux et inattendus, ne faisaient l'objet d'aucune question; discrétion extrême, nécessaire, -tout le monde le savait- et cela ne semblait pas nuire aux amitiés, turbulentes, joyeuses,

chahuteuses et dans un même temps, nous étions capables d'un sérieux que seule la situation particulière de cette cité pouvait rendre plausible. Ainsi de grands enfants y jouaient ils un rôle déterminant parmi des adultes affairés, largement minoritaires en nombre.

Et chacun, porteur d'une histoire tout à fait spécifique, différente, apprenait vite à rythmer son cœur au

diapason des événements vécus par la communauté, protégée sans doute, quoique soumise aux représailles qui balayaient la France quand la zone dite libre fut à son tour occupée. Incroyable brassage de nationalités, de langues parlées, d'appartenances religieuses, d'accents, soulignant des origines géographiques.

Personne ne s'en étonnait. Des jeunes gens

apparaissaient lors de passages épisodiques, éphémères, avant de disparaître vers des destinations non évoquées, ce qui sous-entendait «monter vers le maquis».

Le village vivait chaque jour son présent avec une toute simple intensité...

Répartis sur les collines boisées de pins protecteurs, de genêts drus, dissimulateurs, avec ces rochers moussus, et ces aïelles bleues, les enfants s'adonnaient à des jeux inépuisables, de ces jeux qui parfumaient les vies bousculées de ces sauvageons rassurés d'être ensemble, dans l'insouciance de leurs inventions et des plaisirs partagés...

L'école primaire de ce gros village cévenol, était surchargée d'élèves. Des classes pour les collégiens avaient été créées dans l'urgence, aux quatre coins du village, souvent très loin les unes des autres. Pour s'y rendre durant l'hiver, des trains de luges en bois, dévalaient les rues en pente, enroulant à vive allure des virages annoncés par les cris des collégiens, façon de dire « Prenez garde ! ». Sur chaque luge un jeune allongé, crochetait celle de derrière, avec ses sabots ou ses galoches de bois, les mains essayant de corriger les directions imposées par le chef de train. Sur le dos de chacun des lugeurs, un copain assis cramponnait comme il pouvait les sacoches, les cartables entre ses bras. Évidemment la première luge s'amusait à faire des écarts redoutés, des dérapages incontrôlés qui vidaient les occupants des dernières luges dans une neige poudreuse... Les derniers risquaient de tomber entre les mains du vieux garde-champêtre qui, sur une seule jambe et une béquille, l'autre lui ayant été arrachée lors de la première guerre mondiale, les raisonnait vertement et leur promettait des représailles.

La fonction principale de ce vieil homme, honorable et respecté, son tambour sur le ventre, était de déclamer à la population les «Avis» officiels qu'il devait diffuser : il y était question du slogan « Travail, Famille, Patrie », de cartes alimentaires, de recommandations du Maréchal Pétain, de menaces de rétorsions promises à ces insoumis





qui détournait l'autorité du chef sauveur de la France ! Et l'on riait ouvertement en chantonnant : «Maréchal, nous voilà pas» les plus timorés haussaient le épaules, en signe de dédain affiché. Et les plus petits couraient après ce grand vieillard, le devançant dans ses annonces, que sciemment il escamotait dans sa barbe givrée; il faisait alors mine de se fâcher, au fond ravi de n'être pris au sérieux par personne... Les enfants l'aimaient bien et il souriait de les voir si tôt critiques et avertis des réalités... Lui, ce grand-père de tous les enfants aux familles mutilées ou disparues.

Une discrétion devenue norme infailible, faisait que personne ne posait de questions ; on nourrissait des amitiés fécondes, même si les chamailleries se concluaient sans indulgence. En classe ou aux jeux, celui qui avait triché se voyait infligé un fameux tape cul sur le

rivière gelée, sans qu'il ne cherche à s'y soustraire.

Les sabots empilés sur la glace s'effondraient sous le fautif balancé par les bras et les jambes au milieu des rires : ni férocité, ni rancune, ni animosité et chacun, les pieds gelés, était pressé de retrouver ses sabots !

La bande rigolarde se retrouvait en classe, tous trempés, agglutinés autour du poêle à bois alimenté par chacun apportant sa bûche.

Chanter, réciter, lire ne posait pas de problème ; mais écrire à la plume, avec des doigts boudinés d'engelures suintantes, boursouflées, ça devenait délicat. Tâches rougeâtres, noyées d'encre à peine déposée. Les maîtres souffraient autant que les enfants, au-delà de leurs apparentes sévérités qui dissimulaient leurs compréhensibles indulgences !

Au printemps, les interstices des pierres des murets le long des chemins vers l'école, devenaient des caches idéales pour les petits mots d'amour ; la convoitée feignait, par fierté ou par amusement, de ne pas s'en apercevoir, malgré les rires des copines.

Alors les gars, imberbes, sortaient de leurs cachettes en un même élan, - façon de se soutenir ! - et lançaient des apostrophes provocatrices et chacune, chacun, avec sa bande, pouffait de rires en cascades en faisant avec leurs sabots cloutés, des étincelles sur les cailloux du chemin.

Au quotidien de l'été, les doryphores, ces abominables bestioles poilues et visqueuses, nous occupaient de nombreuses heures des journées les plus chaudes. Il s'agissait d'en débarrasser les plants de patates, semés sur ce qui avait été le stade, sans quoi la récolte si nécessaire serait compromise. Chaque rangée était passée en revue minutieusement et la récolte grouillante était jetée dans un feu purificateur. Les doryphores, c'était aussi dans le langage d'alors, les boches, ces envahisseurs, détestés et craints.

Les récolteurs étaient de ceux qui avaient choisi leur camp, soit par conviction familiale, soit sous la contrainte d'avoir à sauver leur peau, leur vie, leur liberté...et de surcroît celle de la France !



Ainsi chacun portait en soi une conscience élevée des raisons historiques de « leur choix » guidé par des réalités incontournables ; souvent vitales !

Après les travaux des champs, tous se retrouvaient à la rivière, pataugeant, nageant plus ou moins, sans jamais avoir appris. De la nage petit chien à la brasse clapotée, les progrès étaient rapides grâce aux plongeurs forcés, accompagnés de fous rires mais aussi de sacrés bouillons ! L'eau qui courait sur les pierres était limpide, fraîche... ; pas la moindre pollution, ce mot étant sans signification en ce temps. Seules quelques rares vaches maigres, échappées des réquisitions, auraient pu troubler cette eau claire. Attelées aux charrois de foin l'été, et à ceux de bois à l'automne, ces vaches ne donnaient guère plus d'un litre de lait ou deux par jour...

En forêt, les fayards servaient à tout et représentaient une denrée éminemment précieuse : pour se chauffer tant soit peu, au cours des hivers rigoureux, avec le vain

espoir de fondre ces magnifiques dentelles de givre irisé qui ornait nos fenêtres aux petits matins. Ce bois servait aussi à fabriquer nos sabots tellement plus efficaces et jolis que ces foutues galoches en carton bouilli obtenus avec les bons d'habillement.

Le sabotier nous chaussait sur mesure : les sabots des gars arrondis et plus épais que les sabots des filles, plus effilés et gracieusement terminés en pointe ; cette particularité représentait pour elles un avantage majeur en cas de conflit avec les garçons qui, le sachant pertinemment, prenaient leurs jambes à leur cou, les mains aux fesses ! Chaque paire de sabots était différente : le grand -père sabotier les sculptait et les décorait à la demande du jeune usager ; ensuite vernie et cloutée pour leur assurer une certaine longévité. Mais quand ces clous finissaient par se détacher, le bois s'usait jusqu'à atteindre les plantes des pieds. Durant l'été nous marchions pieds nus et nos vélos, si nécessaires pour aller au ravitaillement sur les plateaux montagneux, récoltaient trop souvent ces clous abandonnés ; les pneus crevés nous obligeaient à terminer nos courses à pied ! En hiver la paille fourrée dans les sabots nous évitait de terribles engelures... Ces courses sans fin ruinaient les sabots qui se fendaient ; leur survie ne pouvait être assurée que par de disgracieux cerclages de fil de fer, une inesthétique redoutée, une honte à éviter ! Et oui, car, malgré le dénuement et les difficultés accumulées, l'esthétique ça comptait malgré tout, énormément !

En toute occasion, nous chantions avec un plaisir partagé, accompagnés de pipeaux en bambou fabriqués trou après trou grâce à une ancienne animatrice des CEMEA qui nous faisait jouer « la petite musique de nuit » de Mozart. Alto, je chantais et j'adorais mes deux pipeaux, l'un plus grave que l'autre : il y eut des moments d'enchantement quand nous nous retrouvions dans la lande au soleil couchant : les notes cristallines, parfois éraillées, les voix plus ou moins assurées, non moins ravies, se mariaient merveilleusement aux ocres et aux gris des rochers, aux mauves des sous bois, aux tremblements des ombres et des lumières d'un soleil tiède, presque automnal ! Ces jeux de couleurs respiraient une quiétude et chacun

savourait ces instants de bien être, comme une douce suspension de la vie !

Discrétions, prudence, entraides, plaisirs fugitifs, générateurs de bonheurs et ces larges lampées de fous rires émaillaient nos vies juvéniles, assoiffées de vitalité et d'amitiés !

Dans toutes les maisons beaucoup d'aller et de venues : ou du moins dans un grand nombre d'entre elles ; entre coups de main indispensables, hébergements momentanés, caches épisodiques, sans parler des devoirs accompagnés, des jeux et des projets "de virées " à mettre au point, quand celles-ci pouvaient être prévues, hors urgence .



Dans l'appartement occupé par notre famille au dernier étage d'une maison anodine, des portes de sortie avaient été aménagées, en cas d'une fuite forcée. Tout devait être envisagé pour minimiser les risques pour ces occupants de passage, ces « hors la loi » !

Nattes en couronne autour de la tête, l'aînée, je vivais plusieurs vies à la fois ; celle de gamine parmi les autres, celle de mère soigneuse auprès des plus petits, celle de chargée du ravitaillement, et aussi celle de messagère qui parcourait avec bien d'autres, ces campagnes austères. Rien d'austère pourtant pour nous, qui dévalions les pentes tout en jouant ces histoires passionnées d'égyptiens constructeurs de pyramides et de pharaons entourés de mystères envoûtants. Réalités, légendes, jeux, se mêlaient intimement à nos courses, sans confusion néanmoins avec nos « missions » toujours endossées ponctuellement !

Durant l'été où la tante Henriette se mourait lentement d'un cancer sur un lit d'auberge et où la mère l'accompagnait, je devais lever, laver, nourrir les trois plus jeunes, alors qu'une épidémie clouait bien du monde sur les oreillers. Il fallait donc nettoyer, aérer, sortir, faire courir, cuisiner... Tout se passait sans difficultés, sauf ce matin là, où, sur la place du marché, des queues longues et lentes s'étiraient auprès de rares marchands ; l'idée d'attendre mon tour m'ennuyait particulièrement ; j'aurais préféré rencontrer mes amies et papoter avec elles ; alors m'enhardissant, je passais devant tout le monde, annonçant, du haut de ma douzaine d'années, ce titre que je pensais juste et infaillible, "famille nombreuse "... donc prioritaire ! Je fus à peine rabrouée mais mise au supplice par les rires, et l'effrontée dut reprendre à zéro la queue, sous les oeillades moqueuses !

"Aimez- vous les uns les autres " était inscrit au fronton du temple protestant, trapu et solide comme ces fois qui s'y dévoilaient en chants liturgiques, chaleureux.

Perplexité ! Fallait il aimer tout le monde ? Aimer ceux qui se cachaient chez nous, et puis aussi ces salauds de collabos et les miliciens, les boches, les lâches et les planqués, alors que d'autres risquaient leurs vies quotidiennement ?... ça non ! Non et non malgré la rigueur



du précepte, prêché par un pacifiste pasteur. Les jeunes gens qui se cachait le jour dans les maisons et qui "sortaient" toutes les nuits quelque soit le temps, pour s'aérer disait on, ou pour se rendre à un rendez vous secret, je les aimais vraiment tous ces jeunes gens, certes plus âgés que moi, mais tous charmants, attentifs, toujours aux aguets, tous en partance ; mes sentiments me faisaient chavirer !. avec cette crainte qu'il ne leur arrive de ne plus revenir, de ne plus rien savoir d'eux, alors qu'ils devenaient des pères, des grands frères, des amoureux potentiels !

Je goûtais fièrement ces présences, avec leurs disponibilités, jusqu'au jour où tout simplement, ils disparaissaient, comme ils étaient arrivés. Je savais leurs histoires secrètes et les partageais avec eux. Ils n'avaient que des prénoms...et des familles énigmatiques ! Il y eut de très jeunes gars refusant d'aller travailler en Allemagne ; de plus âgés, chassés, poursuivis, en passage de courte durée ; des canadiens parachutés... certains

repassaient parfois sous des accoutrements les plus insolites, les rendant méconnaissables. A tout ce monde, comme à la famille, il fallait servir à manger, alors que les cartes d'alimentation ne suivaient pas du tout les faims des convives ; certains apportaient parfois de fausses cartes d'alimentation, véritables bénédictions!

"Aimez- vous les uns les autres," évidemment! C'est dans ce contexte qu'Hélène apprenait à sa fille à **mentir par amour du prochain!** Non seulement à très bien mentir, mais encore à conserver la vérité du moment, soigneusement cachée, non oubliée avec un faux-semblant infailible.

Vigilance et fierté faisaient bon ménage : il y avait de l'effronterie, de l'impertinence, dans ces attitudes vécues au jour le jour sans que nous en mesurerions vraiment l'étendue. Mais avec tant de connivences tacites!

Mentir par amour du prochain ?

Le vocable « Amour » tant décliné de nos jours (2014) ne serait-il pas un paravent protecteur face à trop de mal être ?

Plus délicates et plus tardives étaient les écoutes des radios qui diffusaient des messages énigmatiques, dont les jeux de mots faisaient rire les enfants, mais que les adultes attendaient avec une attention soucieuse, parfois éclairée d'un sourire complice, sans que les autres ne sachent toujours pourquoi, en quoi. Pas une question. Après ces écoutes, à la maison, il se produisait des départs nocturnes. Même aux amis les plus intimes, les plus sûrs, il ne fallait souffler mot. Dans toutes les maisons, il se passait à peu près la même chose ; personne ne l'ignorait, mais personne n'était censé savoir.

Parmi les copains et les copines de classe, il en était certains dont il fallait pourtant se méfier : des indices, des attitudes, des évitements,



et le risque majeur d'être dénoncé renforçait nos prudences. Face à de tels risques, **les mentir vrais fleurissaient avec une incroyable aisance** aussi sérieuse qu'amusée, par les jeunes complices que nous étions.

Un soir, surprise chez nous : nous venions de recevoir par une voie inconnue, des bribes de nouvelles du père, alors emprisonné en Espagne ; ce fut un grand soulagement de le savoir vivant. Et pour moi, cela signifiait de surcroît, que je risquais moins d'être confiée à cet « oncle -fort sévère », pensais je- au cas où mon père serait porté disparu..... La maison, les maisons, dans ce contexte, représentaient la protection, le partage, où il faisait bon apprendre à se débrouiller, à s'inventer des solutions de rechange ; il faisait chaud entre nous, on échangeait nos connaissances, nous partagions nos espoirs Une vie intense, chargée d'émotions contenues, par nécessité.

Les rencontres....

Vers le Mézenc, le Gerbier des Joncs ou le Lisieux, les plateaux froids, à quelques kilomètres du village, balayés par la « burle », étaient aussi inquiétants qu'attirants : c'était là haut que dans des fermes, on allait au ravitaillement ; ou bien on y déposait des messages qui seraient transmis Les maquisards étaient tout proches, cachés au fond des bois trapus ; y souffle méchamment ce petit vent glacé qui amasse de hautes congères de neige, quasi infranchissables ; à cette époque, seules les pelles ou bien le printemps pouvaient venir à bout de ces masses de neige ! Pas de chasse-neige, évidemment, pas même de bestiaux pour tenter de les déblayer. C'est pourtant dans ces contrées si peu hospitalières qu' avec une bande de trois ou quatre filles nous partions à la conquête de lapins, de pommes de terre, de lard, d'œufs, répartis au retour. Les expéditions prévues se tenaient quelque soit le temps puisque des rendez-vous secrets devaient impérativement être tenus. Nous allions en sabots, emmitouflées, mais gaillardes et heureuses. Nous papotons sans discontinuer, nous jouions aux égyptiens comme plus tard les enfants joueraient aux indiens;





à ceci près que Toutankhamon faisait réellement partie de nos expéditions, à tel point que les morsures du froid et de la burlle nous atteignaient à peine. Après une montée abritée mais fort longue, on atteignait les repères, souvent avalés par les brouillards ou par les congères ; l'étendue blafarde où ciel et neige se mêlaient, était une immensité confuse dans laquelle nos yeux scrutaient la moindre lueur ; et le coeur battant, nous frappions.

Où étions- nous ? Qui habitaient cette ferme aux étroites fenêtres ? Ne faisons- nous pas erreur ? La porte s'ouvrait à peine sur un visage de femme ou de vieillard... les hommes souvent absents, prisonniers, ou résistants, ou morts ... Là, il fallait décider en quelques secondes ce qu'on allait dire ou demander....; certains nous interrogeaient à propos de notre religion, nous montrant sur le haut de la cheminée, le fusil de chasse ancestral qui avait servi au cours des guerres de religion d'il y a quatre siècles ! Bourrus, rudes, c'est peu dire !

Dans ces fermes du bout du monde qui n'avaient pas l'électricité, la chaleur humaine était partagée avec celle des animaux ; quelque soit leur dénuement, quelle que soit la rudesse de l'accueil, nous ne repartions jamais les mains vides, ni le ventre affamé ! Et quel bonheur le jour où nous sommes rentrés avec un lapin gras à souhait pesant onze livres. Quant aux œufs enveloppés soigneusement dans du papier, ils ne sont jamais arrivés en omelette !

Ainsi nous étions des colporteuses d'informations, de messages à l'aller comme au retour et il n'était pas rare de rencontrer dans ces fermes éloignées, de jeunes enfants parlant à peine quelques mots de français ... Hébergements hâtifs, pour ceux dont la destination



espérée était la Suisse; hébergements durables pour d'autres... Certains de ces petits s'enhardissaient à demander des nouvelles de leurs parents, dont nous ne savions rien ; piètre assurance : nous leur affirmions que la guerre devait finir bientôt... à ce que nous avons entendu la radio ... Lors d'une de ces visites, une femme, très belle, sous son foulard brodé, nous a parlé des apparitions dont elle était témoin : le Christ

en personne, splendide, la bonté même; elle en était toute irradiée et intarissable ... Pauvre et misérable, elle élevait seule un fils quelque peu handicapé, avec deux vaches efflanquées. Ses illuminations la rendaient radieuse ! Et elle prédisait une paix prochaine ! Nous lui sourions ; nous l'aimions pour sa luminosité irréaliste!

En été, nos escapades se faisaient plus longues ; parfois, nous ne revenions que deux ou trois jours plus tard; ce qui était convenu avec nos mères, qui nous accordaient une étonnante confiance. La nuit, on la passait à la belle étoile ou dans une grange à foin ; le soleil brûlait, les orages nous trempaient; nos paniers se remplissaient d'airelles cueillies aux peignes, d'un peu de crème parfois, de farine de seigle ou d'un pot de beurre. Nous revenions follement riches!

Les histoires, mêlées entre guerres de religion et traques de résistants, lors de nos courses échevelées sur ces vastes étendues de bruyères, que nous appelions nos déserts, parfois nous piègeaient à commettre des imprudences. Par une soirée fraîche de septembre nous faisons du feu dans un pré, tranquillement, quand un paysan menaçant nous a interpellées, faisant allusion "à des évènements nocturnes"; d'un coup, nous avons blêmi, comprenant la faute monumentale que nous commettions : Les feux dans cette région de maquis, étaient des signaux pour diriger les éventuels parachutages ... La brûlure de notre irresponsabilité nous couvrait d'une honte indicible, même si pour cette fois ci, ce serait sans conséquence réelle! Ce manque de rigueur, pouvait se solder par mort d'homme ! Le vieux paysan nous a couchées dans le foin, en grondant et aux premières lueurs du soleil, il nous congédiait, nous donnant une miche de pain de seigle pour notre retour!

Les paysans de ces hauts plateaux ? Généralement des paysannes, leurs hommes étant au loin ; elles travaillaient sans relâche, durement, avec une vigueur hors du commun, sans plainte aucune. L'accueil, réservé d'abord, devenait chaude hospitalité dès les présentations déclinées : pas tant nos identités que les raisons de nos visites. Cet accueil se traduisait en actes simples, comme une soupe chaude,



plus que de paroles, rares, discrètes: chacun vivait une grande réserve. Expressions brèves, économes mais solidarités effectives et sans détour. Pas trace d'une quelconque avarice chez ces gens vivant une pauvreté et une absence de confort, d'il y a plus d'un siècle... Dans chaque ferme, si éloignée fût elle, des traces des guerres de religion étaient encore présentes : les croyances adaptées à leurs conditions d'existence, les accompagnaient avec un lot d'exigences sévères, de consolations furtives et de forces réparatrices. Entre ces personnalités burinées et nous, jeunes piaffantes de passage mais fort respectueuses, une confiance s'établissait, sans ombre. Et nous pressentions des puits de bonté sous ces rudes poignées de main. Nous le savions ; nous le vivions ; nous les aimions, ces femmes fortes et si discrètes.

Sans doute ces rencontres ont- elles établi en moi ces fondements « d'être en dignité » qui m'ont accompagnée toute ma vie.



A cette époque, on ne pratiquait pas d'activités dites de loisir; j'étais devenue éclairceuse unioniste, ce qui m'a permis d'apprendre à dormir à la belle étoile, à allumer du feu avec du bois humide, à lire les terrains parcourus avec l'aide d'indications cartographiques très aléatoires... Et puis aussi j'y ai prié et chanté des cantiques sous de grands arbres, tôt le matin autour du drapeau français. Je n'ai pas d'autres souvenirs : **en fait, la vie nous « réquisitionnait » ailleurs .**

Quant à la religion alors pratiquée à cette époque, elle s'est lentement et sûrement effondrée en moi peu d'années après, de façon définitive mais respectueuse, fondamentalement tolérante.

De retour au village, nous plongeons dans un incroyable patchwork de populations.

Les touristes d'avant- guerre étaient remplacés par des réfugiés, des réfractaires, des sans papiers, des expulsés, des résistants, des sans- famille, de tous âges, de nationalités, de langues et de religions différentes ; tout ce monde, traumatisé par des histoires dramatiques, réapprenait à vivre, ici, ensemble.

La tolérance, le respect de l'autre, la compassion, l'amitié constituaient des passerelles humaines, vitales, fraternelles !

Pourtant des craintes non dites, rôdaient parmi tous ces naufragés: dangers des polices de Vichy, des jeunes miliciens français, des collabos sous cape, de l'armée d'occupation : Gestapo, SS... qui venaient d'en- bas, des vallées. Alors pour tous : vigilance, discrétion et capacité d'adaptation aux premières méfiances.

Dans les montagnes, les maquisards, nos grands frères, invisibles, nous les savions actifs : par des rumeurs, nous apprenions les «coups» réussis comme leurs graves déboires.

Vers la fin de l'occupation, des parachutés anglais et canadiens nous apportaient des vents d' espoir au cours d'une trop brève soirée; leurs missions accomplies, ils se fondaient parmi les résistants.

Ces populations se côtoyaient, s'entraidaient, s'évitaient, s'affrontaient, selon leurs fonctions, sur un territoire réduit à une région; un monde pour nous! Comme en d'autres lieux que l'on devinait sans qu'ils soient évoqués : prudence !

Dans ces situations exceptionnelles, tous et chacun se trouvaient être « en intelligence » avec les autres, avec l'espoir, non de dénouer



les graves méfaits de la guerre sur nos vies, mais d'en assouplir l'étreinte insupportable !

Sarah, Judith, Samuel ... et tant d'autres ... Nos Amis...

Nous avons entendu dire que des convois allemands, précédés de miliciens, ces jeunes hommes honnis, des français zélés au service des SS, montaient de la vallée du Rhône, pour effectuer des « ratissages », des rafles. Le bruit courait que des marques rouges étaient apposées sur certaines maisons, sur quelques fermes.

Recherchaient-ils des résistants, ou bien des enfants juifs, cachés ? Ces enfants que nous rencontrions souvent dont les parents étaient portés disparus, certainement envoyés dans des camps de travail, disait-on !

Nous n'imaginions pas, nous ne comprenions pas. Nous ne savions rien des camps de concentration et encore moins de ce qui s'y passait.

Nous revenions de nous baigner ou bien d'une virée, avec des copines, de vraies amies! Des filles comme nous, mais considérées par l'Autorité de Vichy, différentes ... Juives disait-on ! Nous ne savions pas que leur élimination était programmée !

Un vieux car, posté sur une place ? Nous sentions que se préparait quelque chose de grave : un silence pesant, sous un ciel immobile et noir, comme si la nuit tombait infiniment. Interrogations muettes. Des hommes en civil, expliquaient que des enfants allaient être conduits là où se trouvaient leurs parents. Dans le car quelques jeunes avec leurs bagages, attendaient anxieux. On parlait de retardataires, introuvables... Les yeux, les gestes, les mimiques disaient la perplexité; signes d'amitié, signes d'espoir...ou de désespoir !

Des ordres incompréhensibles, des allers et venues nerveuses, et un homme, sans doute un milicien s'est mis au volant. A ce moment précis, tous en chœur, ceux qui se trouvaient « libres » et ceux qui étaient des enfants prisonniers, nos copains, tous ensemble nous avons entamé le chant des adieux, déterminés, comme un défi impuissant. « Ce n'est qu'un au revoir mes frères, oui nous nous reverrons » !



L'émotion, à son comble, partagée dans la dignité, démultipliait la force de notre chant ; une épaisse fumée noire s'est échappée du car qui s'est lentement ébranlé.

Nous pressentions la tromperie, l'horreur ; chacun dans ses larmes, s'efforçait d'offrir encore un sourire, un ultime sourire d'affection et d'affliction à nos amis qui disparaissaient... Et dont on n'aurait probablement jamais plus de nouvelles.

Ce chant des adieux m'est, depuis ce soir-là, devenu insupportable ! Synonyme des pires tromperies, d'atrocités pressenties, de douleurs et de honte ineffaçable !

Nos émotions s'étaient cristallisées ; nos pressentiments masquaient en nous ces réalités ; nous en prenions conscience avec un effroi inaltérable en nous. Nous découvrons l'hypocrisie !!!

En de telles journées nous prenions de l'âge : nos jeux s'estompaient ; nous nous parlions à mi-mot, nous nous embrassions le matin et échangeions quelque information locale ou internationale ; nos virées prenaient un caractère plus grave ; nos consciences nous amenaient à ne plus être que de simples passeurs - certes éclairés et consentants - mais des jeunes dont la conscience s'éveillait au-delà de nos présents ; on entraît en politique, sans que le mot ne fût employé. Atteints de plein fouet, tous de grands enfants, par l'horreur de la barbarie !

Dans les villages, vivaient en semi clandestinité des « passagers », des habitants qui affichaient une neutralité gênée ; et parfois des « suspects » - à nos yeux - cachait leur désir invouable de collaborer avec le pouvoir, avec les allemands ; d'autres se taisaient, s'effaçaient autant que possible, comme pour se protéger, une façon de s'assurer un peu de sécurité ! Beaucoup étaient de cœur contre l'occupant, mais terrorisés, ils se terraient.

Des Amis disparaissaient ; Certains, victimes de rafles, d'autres d'accrochages, d'autres encore étaient « enlevés » par des secours anonymes pour être transférés en des lieux plus sûrs. Tous des Amis, de jeux, d'école, de maquis, vers de très hypothétiques retrouvailles. Troubles, peines, désarrois jugulés, et toujours, Vigilance !

C'est à cette époque, l'été 1942, que le pasteur, un pacifiste, un non-violent, sous le nez des allemands, prêchait pour une France libre. La nouvelle de l'ignoble rafle du Vel d'Hiv radicalisait les positions, naguère timides, à force de pacifisme !

Convictions, préceptes et actions humanitaires ne pouvaient plus faire bon ménage ! Il fallait s'engager : ce pasteur et d'autres le firent sous la notoriété de leurs fonctions.

L'accueil d'enfants « perdus » !

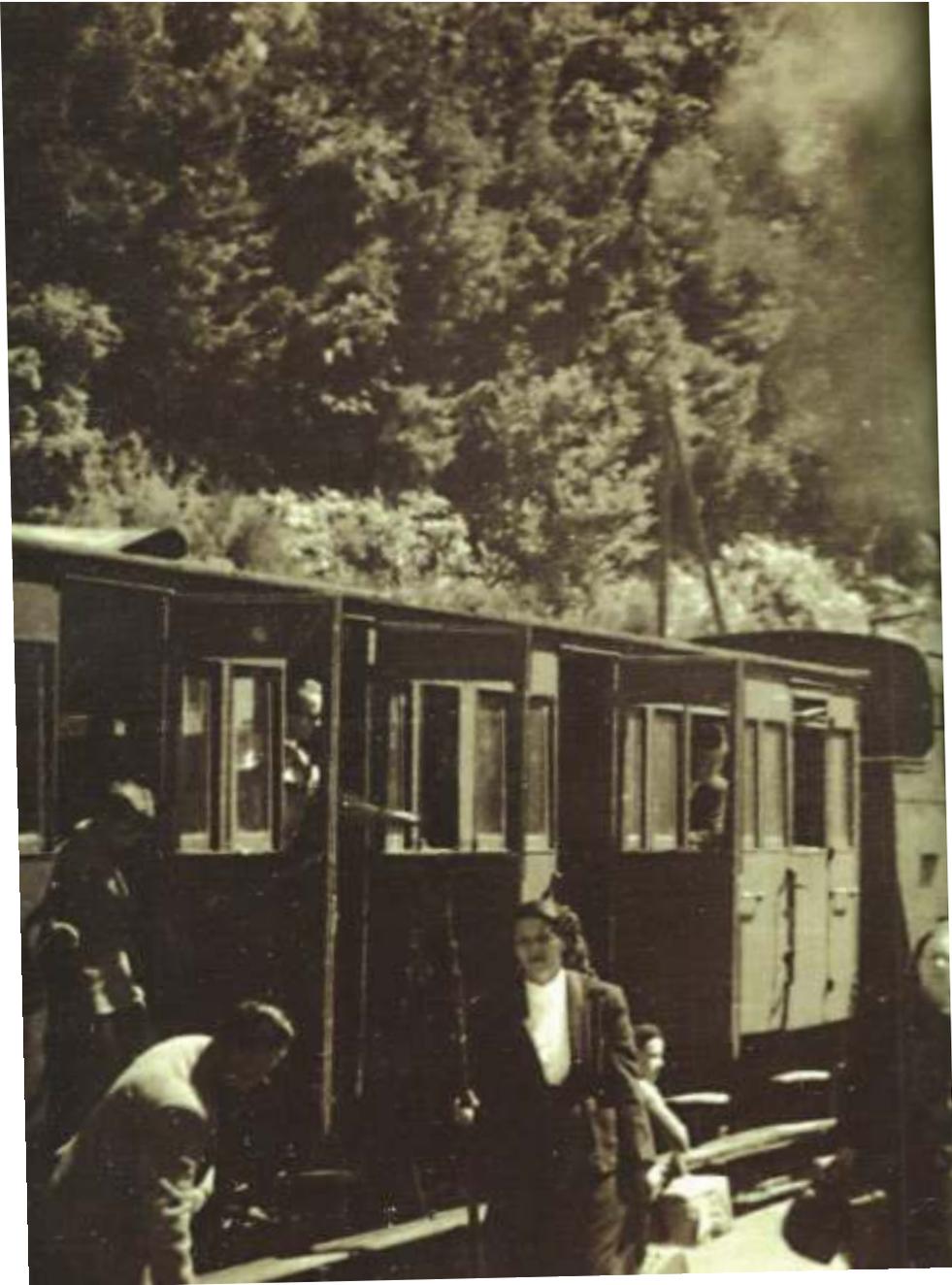
Je me souviens d'avoir, à quelques reprises, accompagné des enfants débarqués du petit train à vapeur qui montait de St Étienne. A leur descente du train, en plein soleil d'été ou sous une neige glacée, ces bambins passaient de mains voyageuses inconnues à celles de ce grand jeune homme ou à celle de cette dame toute de noir vêtue qui les attendaient sur le quai. Brèves et discrètes salutations entre adultes et déjà le train repartait avec les accompagnateurs de passage.

Aussitôt les enfants - de 4 à 10 ans d'après mes souvenirs - étaient réconfortés : il leur était expliqué que dorénavant ils n'avaient rien à craindre, que les gens qui s'occuperaient d'eux étaient des amis bienveillants. Certains étaient emmenés dans une des nombreuses maisons d'enfants qui accueillaient ces rescapés ; d'autres seraient dirigés vers des fermes lointaines du plateau, lesquelles avaient été contactées auparavant. Non seulement, dans un dénuement certain, elles nourriraient leurs protégés mais elles savaient aussi les risques encourus en les cachant.

La gare était fréquentée par de rares voyageurs mais aussi surveillée par des observateurs inconnus des villageois. La prudence était donc un impératif.

Or des enfants arrivaient et d'autres partaient, tous des enfants réfugiés, sans parent et sans papier. On ne posait jamais de question ... On entendait parler de camps d'enfermement dans le sud, de passages clandestins vers la Suisse, de bombardements de villes proches.





Certains seraient juifs
et d'autres étaient
simplement affamés
et perdus.

Des enfants
malheureux! A
protéger!

Il est arrivé que la
dame en noir, au
visage fin et souriant

nous confie, à nous les grandes filles, à moi en particulier, de prendre le relais et d'emmener l'enfant dans la montagne en un lieu que nous connaissons. Il fallait marcher et ces enfants n'étaient pas habitués à jouer de leurs jambes ; la montée devenait difficile pour certains et les conversations, les encouragements n'étaient pas toujours reçus, soit que le français leur fut une langue étrangère, soit que leurs peurs, leurs tristesses leur soient un mur infranchissable.

La fermière nous attendait avec une soupe chaude et l'enfant était installé dans une sous- pente le long du conduit de la cheminée. Pas ou si peu de confort mais l'assurance d'être soigné et accompagné en attendant des jours meilleurs.

Lors de virées, je repassais saluer l'enfant, la fermière et ses propres enfants qui ,avaient alors adopté le nouvel arrivé. Rencontres chaleureuses si ce n'est que l'enfant pensait parfois que son exil se terminait avec notre venue.

Après la libération,il est arrivé qu'un parent éloigné, retrouve l'enfant rescapé alors qu'il avait survécu quelques mois ou quelques années dans ces familles, éloignées de tout et vivant de peu ; un profond attachement, un amour réel s'était développé pour cet enfant rescapé, adopté sans limite temporelle imaginable.

Je revois cette femme, un large sourire aux lèvres, les yeux emplis de larmes, souhaiter une belle vie à son protégé lors de son départ avec ce « parent » parfois inconnu de l'enfant même ! Quelle émotion ! Quelle splendide leçon d'humanité !

Trop dur de lâcher
l'enfant, considère
comme adopté !



L'enfant retrouvé
aura 2 familles !
Comme nos familles
recomposées ?

De telles circonstances et de tels événements ont forgé peu à peu celle -parmi tant d'autres- qui, devenue grand-mère, ira visiter les Palestiniens en cette première décennie du siècle suivant.

Lors d'une manifestation tout à fait pacifique menée en Cisjordanie, je fus amenée à dire aux jeunes israéliens armés jusqu'aux dents qui nous faisaient face, que j'avais peut-être participé au sauvetage de leurs grands pères alors qu'enfants, ils étaient pourchassés. En ce jour, je leur demandais de respecter et protéger les enfants palestiniens des villages que leurs armées occupaient. Un manifestant, étudiant israélien, traduisait mes paroles en hébreu et j'ai cru voir les regards de ces jeunes soldats vaciller sans pourtant esquisser le moindre mouvement. La manif s'est terminée sous les grenades lacrymogènes ; les maisons palestiniennes s'ouvraient sur notre passage et les femmes nous offraient des oignons pour calmer les douleurs de nos yeux en larmes.

Des larmes de colère et de honte, séchées par les sourires de ces femmes, les mères d' enfants palestiniens pourchassés ...

Faudrait-il évacuer le village ?

Des rumeurs nous parvenaient à propos de rafles dans des villages ou autres lieux perdus et d'incendies ravageurs, inexplicables, abominablement meurtriers; de prises d'otages quand les gens recherchés restaient introuvables ; de bombardements de villages ou de hameaux en flammes ! Tout cela dépassait totalement notre entendement : on parlait de représailles à la suite de trains déraillés, alors qu'ils transportaient des munitions ou des troupes allemandes.

Que soit portée atteinte aux populations composées

de femmes, d'enfants, de tout- petits, de telles barbares punitions nous étaient des énigmes de sauvagerie. Nos peurs, nos haines se portaient d'abord sur les miliciens dont la brutalité n'était en rien estompée par un certain langage courtois qu'affectaient certains officiers SS.

Le jour se levait à peine, quand des cavalcades sonores, sans la moindre recherche pour atténuer leurs pas sur les pavés, nous ont fait bondir hors de nos lits. C'était l'été, il faisait clair et doux. Des observateurs avaient repéré des mouvements de troupes légères qui montaient rapidement par la route venant de la plaine ; nous savions que des sabotages étaient imminents sur les voies de chemin de fer d'en bas... Mais rien de plus ; cela voulait dire clairement que le village était en danger !

Le temps de descendre les escaliers et déjà les attroupements se faisaient, en catimini...mais en cette occasion, tout un chacun était de fait concerné...le feu ne choisit pas les maisons à épargner.

Sauver les enfants d'abord .Je n'ai rien su de ce qui se passait avant que je me sois trouvée avec deux copines à peu près de mon âge, à la tête d'une troupe d'une vingtaine de bambins, avec une double mission à accomplir...Mettre les petits à l'abri dans une ferme du plateau pour une durée indéterminée et, dans la mesure du possible, alerter les maquisards de ce coin reculé, de la montée des miliciens ; et puis tenter de tenir les gamins à l'écart de toute violence.

Les adultes, parents et enseignants, organisaient les départs des groupes, auxquels ils indiquaient des destinations précises pour que les enfants soient en lieux sûrs.

Des adultes, avec une extrême diligence et avec une assurance qui ne trahissait pas leurs inquiétudes, nous questionnaient à propos de présences éventuelles et indésirables dans nos murs...Ceux là, celles là, devaient déguerpir à vive allure par leurs propres moyens. Certains, parmi ces si jeunes accompagnateurs que nous étions, devaient accomplir des missions dont l'importance était pressentie quoique inconnue de nous. Quelques recommandations, pas de pleurs, pas de cris, pas d'énervements ; mais une attention soutenue, pour tous

ces petits qui partaient "en montagne " ... pour prendre l'air leur disait-on. Habités à vivre des situations des plus insolites, ils acceptaient de bonne grâce entre eux, ils riaient ; et la longue marche était entreprise sans crainte. Ils gravissaient les pentes sans rechigner, sans se disperser. Par contre les grondements des moteurs, en bas dans la vallée, allumèrent des mouvements de panique ; la marche est alors devenue course sans que le groupe ne s'éparpille.

Des trois grandes qui avions la charge de ce groupe, je me trouvais être la plus rapide ; je fus désignée pour courir devant, tenter d'avertir les maquisards, et nous assurer l'accueil de la ferme indiquée.

A travers les champs, les bosquets, les marécages ce fut une course au delà des limites supportables ; la peur au ventre, la panique mais aussi la responsabilité, l'urgence, l'isolement -m' étreignaient : je suais, étouffais, haletais, alors que les moteurs se faisaient de plus en plus distincts, et bientôt assez proches pour être aperçus : des militaires casqués, debout dans leurs véhicules ! La route faisait des lacets et les ratés des moteurs disparaissaient avant de ressurgir toujours plus rapprochés.

Au travers de champs de seigle aux tiges basses, un corps se meut, rapide, en ondulations à peine perceptibles... ce qui signifiait que les maquisards étaient en fuite ; depuis des mois, ils parcouraient ces landes dont ils connaissaient les moindres recoins ! Arrivée à



la ferme, peu avant les enfants. Nous les avons conduits dans la grange ; en silence, un silence terriblement attentif, tandis que le paysan continuait de vaquer à ses occupations légitimes quand les miliciens passèrent sur la route, sans s'arrêter, ce qui aurait pu être fatal. Dans la grange, on aurait entendu voler les mouches ; personne n'avait de petits besoins urgents, ni soif, ni faim... Tous, à l'écoute !

Quelques minutes plus tard, chacun tressaillait ; des rafales venaient d'être tirées. Pas très loin... Par qui, sur qui ? Bouleversée, je revoyais ces corps ondulants, ces cheveux blonds qui volaient d'entre les épis sous le soleil brûlant, sans un souffle ; pétrifiée à l'idée que l'un d'eux ait pu être atteint. Ces gars connus ou non, étaient des grands frères !

Les moteurs s'étaient éloignés ; on ne les entendait qu'à peine quand des bruits furtifs, dehors, comme si quelqu'un frôlait les murs ou bien rampait... Les petits blottis les uns contre les autres, dans le foin odorant, écarquillaient les yeux et retenaient leur souffle. Le paysan poussa la porte ; un résistant, un jeune gars de vingt ans,

blessé, était caché chez lui ; il y serait soigné. Nous devions rester tranquille encore un moment, et si plus d'alarme ne venait troubler la soirée, nous pourrions sortir...

La vie s'est organisée sans problème apparent; si ce n'est celui que les enfants devaient rester tout près de la ferme, par sécurité ; les toilettes se faisaient à l'abreuvoir après que les vaches désaltérées aillent paître un peu plus bas. Ce sont elles qui nourrissaient en beurre et en lait, ces affamés de gamins qui, retenus à la ferme, se sont offerts des sauts fabuleux dans le foin, du haut des poutres les plus élevées de la grange dortoir. Le soir une grande soupe, fameuse entre toutes, calmait les appétits et les énergies ; des histoires que nous inventions, captaient toutes les attentions et les regards se faisaient confiants ; avant de dormir couvert de foin en guise de couverture, nous chantions, nous rions, nous chahutons !

Sans nouvelle aucune pendant trois journées vécues ainsi avec les enfants, toujours à l'initiative d'espiègleries, nous aurions pu nous croire en vacances, si ce n'était de légitimes inquiétudes à propos du village et de tous nos amis, parents...L'incertitude se faisait pesante avec le temps ; quand enfin un vélo fût aperçu en contre bas...De grands signes, plutôt joyeux et nous dévalions tous, impatients... Les nouvelles n'étaient pas trop fameuses, des villages avaient été bombardés, des arrestations se multipliaient, les coups de feu aussi, mais notre village semblait épargné.

Tout le monde rentrait, étonné de retrouver la vie, la nôtre, après cet exode général.

Les retrouvailles vibraient dans un air de fête, avec des rires, et des anecdotes, sans qu'il soit vraiment question de nos peurs : simplement nous goûtions le plaisir d'être ensemble. Les dangers, si proches, s'étaient éloignés du seul fait de nos retrouvailles.

Il fallut quelques jours pour estimer réellement ce qui se passait dans la région ; alors nos interrogations, se faisaient plus pressantes, plus ardues, toutes proches.

De l'angoisse ? Même pas ! Nos déterminations, notre confiance, et

ces solidarités infaillibles, favorisaient la menée d'une vie sereine, au présent, avec à l'horizon, la certitude d'un avenir meilleur !

Pourtant une douzaine de jeunes gens de notre village venaient d'être arrêtés et emmenés « on ne savait où »...Silence oppressant : nos regards s'égarèrent vers les hauteurs boisées !

Un hôtel réquisitionné pour blessés allemands...

Nous étions en zone dite libre, c'est à dire qu'en principe elle n'était pas occupée par les militaires allemands ; néanmoins un hôtel pour estivants fût réquisitionné et des convalescents de blessures de guerre y séjournaient de longues semaines.

Il était tacite entre nous, que nous les ignorerions totalement : pas un regard, pas une réponse à leurs appels ; certains tentaient de nous parler dans des langues qui n'étaient pas de l'allemand ; ils se disaient polonais ou tchèques, ou bien encore roumains ; ils auraient été enrôlés de force ; ils paraissaient si jeunes, si maladroits, parfois



si pitoyables ! Nous en étions stupéfaits, presque bouleversés ; ils nous tendaient des photos en guise de preuves ; il a même été dit que certains auraient tenté de rejoindre les résistants dans nos maquis.

Nous restions de marbre ; cette règle du silence - par prudence et par dignité – nous l'observions crânement.

Le plus déstabilisant pour nous, c'était ce mélange de conscience aigüe des enjeux de ce que nous vivions, et cette naïve inconscience, presque désinvolte, de notre prime jeunesse, quand certains militaires "ennemis", à peine plus âgés que nous, se montraient sensibles à nos fières attitudes ; ils nous disaient du regards leur muette admiration ! Jamais nous ne levions les yeux sur eux ! Le cœur battant, nous faisons résonner nos sabots sur le bitume.

Notre bande de filles intrépides - des 12 à 14 ans- évoluait, pragmatique, chahuteuse, chaleureuse, sous quelque apparence espiègle, trompeuse, comme négligée, légère.

Toutes les tentatives de ces « convalescents » pour nous voler un sourire ont été des échecs. Pourtant, deux grandes, de 16 ans ou plus, toutes blondes et bouclées, semblaient ne pas résister au charme de cette jeunesse masculine ennuyée et en déroute ; on disait qu'elles flirtaient le soir au bord de la rivière.

La bande a décidé d'en avoir le cœur net ; d'autant que ces jeunes filles - pas de notre bande, évidemment - nous étions antipathiques de par leurs manières surfaites, leurs accoutrements prétentieux, et leurs péroraisons sifflantes à notre égard : les gamines ", disaient elles de nous, en pouffant d'un rire sonore!

Alors que le soleil avait déjà rosi les bruyères des collines, nous nous sommes approchées des bords de rivière sans être aperçue ; sans un bruit ; selon une stratégie de contournement réussie grâce aux arbrisseaux, aux genêts touffus ; nous retenions nos souffles, quand, stupéfaction, des clapotis dans l'eau nous ont sorties de nos cachettes : Yolande et Jeannine faisaient trempette. Attendaient elles des visiteurs ? Nous voyant, elles ont esquissé un mouvement de panique, hésitant à sortir de l'eau. Mais notre promptitude les a devancées.

A cette heure, le champ était désert, le village, juste au dessus, replié sur lui même ; nous étions les maîtres de nos farces sévères ! En un tour de main, leurs vêtements furent hissés aussi haut que possible...

Nous étions plutôt délurées...Le spectacle était sublime : robes au faite d'un grand arbre feuillu, sandales accrochées en bout de branches, petites culottes et soutien-gorge, en évidence comme des décorations qui ne tenaient rien du hasard. Notre forfait accompli, nous avons fait mine de poursuivre notre promenade ; bientôt nous nous cachions et cessions nos rires, scrutant l'ombre gagnante pour voir ce qui allait se passer. Elles tentèrent bien de grimper dans l'arbre... en vain ; et il n'était pas imaginable de rentrer au village en maillots de bain, surtout, à une heure si tardive, d'autant que des rumeurs couraient déjà à leurs propos. Frissonnantes, apeurées par l'obscurité, elles restaient assises, serrées l'une contre l'autre au pied de l'arbre, quand le curé du village, récitant son bréviaire en longeant les rives les aperçut. Ce ne fut pas par galanterie mais par charité que, relevant les pans de sa grande robe noire, il se vit dans l'obligation morale, de libérer les deux

prisonnières, en grim pant à tâtons dans cet arbre, notre complice. Elles grelottaient tandis que le pauvre curé suait et tremblait. Nous mourions de rire, sans plus même masquer notre présence ... Il fallut beaucoup de temps au malheureux curé qui n'avait pas l'habitude de grimper aux arbres, pour récupérer chaque vêtement... On le vit descendre culottes et soutien gorges. Les « baigneuses » attardées et le bon curé se parlèrent à voix basse, puis il s'éclipsa laissant ses ouailles seulettes...



se rhabiller. Leur retour au village fut d'autant plus rapide que nous leur assurions une escorte discrète, juste ce qu'il fallait pour que la trouille les fasse courir à perdre haleine. Personne, le lendemain ne pipa mot de cette mini aventure... Affaire de gamines ? ou bien s'agissait il d'une forme de résistance, à notre portée et qui était notre affaire ?

La liberté d'action qui était la nôtre n'était pas concédée par les adultes, elle allait de soi, hors théorie pédagogique (ni directivité contre non directivité, ni autoritarisme ou libre expression **nous vivions " en responsabilité" constante** dans un contexte sévère quant aux conséquences des actions et des comportements des uns et des autres. Et la bande ne se privait pas d'inventions pour régler ce qu'elle considérait comme ses problèmes !

Après cet épisode, tenu secret, y compris par le curé, les choses se sont aggravées entre ces deux filles et notre bande. On savait qu'elles sortaient avec les allemands, vérifications à l'appui tandis que nous poursuivions nos virées en montagne avec des programmes relativement stables ; nous partions, cartables d'écolières au dos, avec des bouts de papier à remettre, d'autres à prendre, dans telle ou telle ferme sans que nous ne rencontrions jamais personne, sauf dans des situations d'urgence. Les pharaons de nos histoires s'estompaient, faisant place à la recherche d'indices signifiants que nous rapportions à qui de droit ; colporteuses ainsi de nouvelles entendues ou devinées... Celles du front soviétique, des bombardements allemands sur l'Angleterre, des descentes de miliciens dans ces régions éloignées de cent ou cent cinquante kilomètres de chez nous. Parfois des nouvelles nous paraissaient si atroces qu'on n'osait même pas les croire ou les répéter !

Nos retours au village étaient aussi discrets que chargés de colère en apercevant "les boches " et les deux papillonnes écervelées qu'étaient les fameuses Yolande et Jeannine.

Leurs comportements nous devenaient un affront insupportable; c'est ainsi qu'un projet d'envergure fut élaboré, en grand secret, entre filles et garçons des alentours, à l'insu des adultes qui auraient certainement freiné nos ardeurs vengeresses.

Dans un parc boisé et fort encombré de taillis épineux, "le château", dit château Lambert, austère bâtisse en pierres noires et aux fenêtres minuscules, abritait des rencontres... Pas de portes solides ; le château grinçait, sifflait, geignait; nous en avions peur. Dès que la confirmation des aller et venues a été apportée, nos peurs se sont envolées et notre plan mis à exécution.

Il faisait ce jour-là une chaleur torride, à moins que la concentration de chacun, sur les tâches à accomplir, nous soit apparue bien lourde. Une trentaine, nous étions; tous pieds nus, en shorts très usagers, économies obligent ! Sans le moindre bruit, sans rien de visible à l'oeil non averti, le château fut encerclé ; nous montions, plaqués au sol, relevant à peine la tête pour percevoir les signes convenus. Comme le faisaient, nos grands frères résistants ... Dans quelle mesure jouions-nous ? Le jeu était là, dépassé, parce que nous savions que les allemands, s'ils étaient



démunis d'arme à feu, durant ce temps de convalescence, portaient néanmoins des poignards à leurs ceintures.

Quand la majorité d'entre nous eut atteint des espaces découverts autour de « la Tour », un énorme hurlement, repris par tous, nous-mêmes surpris, tant le silence précédent nous pesait. Et chacun de se précipiter vers le château que nous avons pensé prendre d'assaut, à main nue, avec l'idée d'en chasser les occupants temporaires. Tout avait été prévu: quelles entrées bloquer, quelles fenêtres surveiller; chacun, essoufflé, tendu, survolté, occupait la place à lui, assignée. Brouhaha dans la tour, plaintes, cris de surprise, puis plus rien pendant deux ou trois minutes... Des pas furtifs et affolés... Les jeunes militaires se sauvaient, débrillés, évadés par une sortie à semi souterraine dont nous ignorions l'existence... Pas question de les poursuivre jusqu'au village! Les conséquences étaient imprévisibles et trop risquées.

Les deux filles, leurs compagnes, se terraient quelque part. Ce jour là nous les avons dédaignées, peut être une façon de les inquiéter plus encore; mais aussi parce que nous étions furieux et honteux, ulcérés par ce que nous considérions comme un échec cinglant. Cette affaire-là, par contre, fit grand bruit dans le village; les autorités sont



allées porter plainte auprès du commandant allemand qui voulait se montrer courtois vis-à-vis de la population locale: des excuses furent faites et les militaires consignés quelques jours.

La tension passée - après une sermonce sévère de nos adultes- nous étions partagés entre une sourde révolte, le regret d'avoir raté notre coup et une claire conscience malheureuse, de notre impuissance et des conséquences de cette aventure!

Les événements internationaux se bousculaient ...

Reculs des armées nazies, parachutages tout proches sur les plateaux, de plus en plus fréquents, massacres incroyables, ouï-dire, prises d'otages par les uns et enlèvements de suspects par les nôtres, passages inopinés à la maison de clandestins de toute nationalité ! Le drame abominable d'Oradour sur Glane faisait partie de ces informations qui nous glaçaient et nous galvanisaient... Je me souviens d'un canadien venu des airs qui me parlait de sa grande fille, « comme toi », disait il ; il ne l'avait plus revue depuis si longtemps... Comme moi qui n'avais pas revu mon père depuis si longtemps. Le malheur de toutes ces séparations, de ces familles éclatées m'interpellait : leur similitude, cette "généralité" m'interrogeait quant au devenir d'une humanité, piétinée, bafouée, humiliée, douloureuse...

Et j'éprouvais de l'admiration, de la compassion pour tous ces hommes, pour ces femmes aussi, qui sciemment mettaient leurs vies en balance d'une liberté essentielle, alors écrasée.

Ma conscience élargissait mes appréciations et mon champ d'horizon s'étendait, au-delà des limites de notre vie, certes rebelle, mais bien localisée.

Tous des résistants, tous des terroristes ?

Alors que les uns s'occupaient de l'accueil et du transfert des pourchassés, d'autres, grâce à leurs professions, leurs fonctions, déviaient des ordres, freinaient, renseignaient. Pour nous, grands enfants, ceux que l'on croisait le moins souvent étaient les résistants



de la branche armée. Nous ignorions les jonctions entre ces différents groupes de résistance, les relations et les organisations qui coordonnaient les actions et décisions au niveau de la région. Nous devinions cette organisation invisible... Nous parvenions, des bribes de récits, des poèmes, des textes préparant l'avenir, l'après guerre, et la reprise d'une vie libre. Ces grands frères invisibles étaient des résistants et des constructeurs d'avenir !

Comme eux, Nous vivons « en résistance » à notre niveau.

Résister, c'est refuser l'oppression, l'injustice, la servitude, l'humiliation c'est, dans le même temps, développer la liberté de penser, de vivre, d'aimer, d'agir selon sa conscience, en responsabilité pleine et éclairée.

Au jour le jour, nous l'apprenions dans le creuset de nos rencontres. Discussions, actions et escapades enrichissaient nos réflexions ; nous soupesions les estimations, les situations, les propositions émises, avant d'opérer des choix qui nous engageaient. Chacun, chacune ; les uns par rapport aux autres.

Nous pratiquons la désobéissance civique en toute illégitimité, en toute conscience.

Mentir et mentir vrai, devenait une habitude, parfaitement contrôlée. A notre portée, différentes formes de résistance, se côtoyaient, s'épaulaient :

Un vivier pour nous, jeunes en herbe !

A cette époque, les mots concurrence contre coopération, rentabilité contre sécurité, n'existaient pas dans notre vocabulaire.

De bavures en interrogations : où l'éveil de premières opinions personnelles :

Le monde à feu et à sang! Ce sentiment d'horreur ébranlait sérieusement les certitudes, et les convictions qui m'habitaient au cours de ma quatorzième année!

Des interrogations occupaient mes quotidiens émiettés par les urgences ! Des événements embrasaient non plus ces lieux de proximité mais le monde entier! Ni la peur, ni les états d'âme ne s'opposaient plus aux prises de conscience qui façonnaient nos personnalités émergentes ! Des doutes commençaient pourtant à s'interposer, quant aux solutions préconisées, ou mises en oeuvre, lors de situations graves. Alors que des malheurs émaillaient les jours et les saisons, je souffrais qu'une implication plus conséquente de moi-même ne puisse être prise en compte, vu mon trop jeune âge!

Les "disparus" sans laisser de trace, taraudaient, pèle mèle, les représentations de la vie ! La mort, si familière et présente en ces jours de violence, faisait endurer des contradictions de plus en plus douloureuses, révoltantes ; et même ce Dieu de miséricorde, qui laissait faire ! Des images se faisaient obsédantes : cette tête blonde de jeune homme aux abois, qui émergeait ça et là des seigles courts, alors que les miliciens approchaient et les coups de feu perçus... Et ce jeune réfractaire, qui, en apprenant à nettoyer son arme, tua d'un coup sa fiancée, la soeur aînée d'une camarade très proche : drame lamentable, qui aurait dû être évité, celui-ci n'étant qu'accidentel !

Je découvrais le sel des larmes, des larmes universelles, avec humilité, horreur et une révolte intérieure permanente !

Et puis il y eut encore ce jeune camarade de classe, qui, enflammé par les complaints d'un certain Villon étudié à l'école, s'est pendu, par inadvertance, alors que face à un miroir, il déclamaient la balade des miséreux! C'était un copain, des années durant ; certes il nous était arrivé de nous battre, quand moqueur, il me narguait !

La mort toujours à nos côtés : Celle de nos amis !

Dès cette époque, les brûlures du regret, des non-dits, du non exprimé, favorisaient en moi, non un sentiment de culpabilité mais celui d'une responsabilité mal assumée.

De même, certaines attitudes prises par des adultes, m'apparaissaient parfois courageuses, et le lendemain énigmatiques, me laissant plongée en doutes indéfinis.

Et mon incompréhension révoltée, furieuse, à propos des miliciens, m'obligeait à réfléchir aux raisons, aux circonstances qui avaient pu faire de ces jeunes hommes, des français, comme nos jeunes résistants, des bourreaux inhumains, pervers !

J'espérais un jour pouvoir assumer des situations, où conviction, compétences, réflexions et leur résultante, les actions, coïncideraient !

L'heure était maintenant aux actions de plein jour

Le jour où les deux flirts des allemands, ces filles que je condamnais en moi-même avec virulence, le jour où elles furent tondues sur la place du village par des inconnus, je m'étais tenue à l'écart, tendue, perplexe, honteuse... Non qu'elles n'aient mérité d'être punies, mais ce verdict populaire, cette liesse, m'envahissaient d'une gêne profonde, comme une justice indigne, sommaire, une vengeance sauvage... On disait : " elles n'ont que ce qu'elles méritent " tandis que les jeux de la guerre basculaient les rôles de nouveaux acteurs. Les anonymats, les secrets, les exceptions se dissolvaient dans des masses hier muettes. Certains se pavanaient en tête de manifestations de justiciers, scandaleusement trop bruyantes pour

ceux et celles qui avaient pratiqué l'action rebelle, et la discrétion absolue, des années durant.

Sentiment de malaise, d'étonnement, pour moi qui n'avais connu d'autres choix que celui d'être pour ou contre les horreurs du nazisme! Mes certitudes s'en trouvaient écornées et mes sympathies ébranlées...

Les alliés avançaient en Normandie, les armées libératrices montaient la vallée du Rhône; des collaborateurs de Vichy et des allemands tentaient de minables actions spectaculaires pour gagner une impunité incertaine... Des détachements militaires américains et anglais, traversaient le village pour dégager la vallée et contourner les retraites allemandes; nous chantions des nuits entières, assises sur les capots des tanks garés hors de l'agglomération. Ces jeunes hommes, ni miliciens, ni résistants, mais de jeunes recrues de nationalités différentes, partaient pour les fronts de France, d'Alsace, de Lorraine, de la Forêt Noire...

Ensemble nous riions, plaisantions, et dévorions des mets succulents, inconnus ou oubliés!



C'était l'été; nous dormions sous les pins jusqu'au départ matinal de ces convois : Des amis potentiels qu'on ne reverrait jamais et qui marchaient vers la mort ou la liberté, avec un sourire égal!

A cette époque les mots bonheur et horreur se côtoyaient journallement; sans confusion,

certes, mais en un étonnement silencieux, attentiste, traumatisant ; d'autant que nous ne savions percevoir que l'écume des réalités de l'époque. Bouleversements des événements, des situations, des choix et des valeurs jusqu'ici vécues. Sans doute aussi, était-ce un moment propice à l'éclosion d'analyses des situations et des premiers pas d'un esprit critique. J'aurai vite à ferrailer face à des déferlements d'hypocrisie ! Car l'hypocrisie devenait une donnée dont jusque-là, je n'avais

pas eu à tenir compte mais qui me poursuivra toute ma vie. Je m'y trouverai confrontée, sans toujours en avoir une vue claire quand il aurait fallu!

Du village à la résistance ; et puis, la vie reprend...

Un parachutage est un événement qui éveille mille espoirs: des armes tellement nécessaires pour couvrir les "sorties "des maquisards; des nouvelles fraîches grâce aux hommes tombés du ciel; des médicaments pour sauver les blessés, si difficilement soignés par un médecin à qui cela coûtera la vie; et puis ces bribes d'assurance d'aide, de soutiens logistiques, envoyés au compte goutte, sans que nous comprenions le pourquoi de telles économies; et aussi ces funestes erreurs, suivies de drames pour les populations avoisinantes qui subissaient des représailles sans frein. Quoiqu'il en fût, les parachutages étaient toujours l'occasion de recevoir, de savoir, de comprendre, de découvrir!

Pour nous, jeunes demoiselles, les parachutages, nous apportaient aussi des tissus légers, vaporeux, que nous découpons et brodions pour confectionner des chemisiers, en prévision des jours de fête



espérés. Le mien, je l'avais imaginé,froncé autour du cou, avec de courtes manches bouffantes, brodé par mes soins de bouts de laine de couleurs représentant des bouquets de fleurs... Celles de mon optimisme, nourri d'une volonté de bonheur, de mes goûts esthétiques naissants, et de ce désir de plaire, d'être remarquée, sans doute par d'autres que ces copains de classe qui me paraissaient si légers dans leurs déclarations ridicules! Sans doute ai-je eu peu d'occasion de porter ce chemisier : ce fut pourtant ma première oeuvre,réalisée pour le plaisir, pour la beauté savourée!

Entre différents groupes de maquisards, des contradictions émergeaient parfois, des rivalités même, alors que **l'heure était à la coopération, urgente, nécessaire pour notre survie!**

Je me souviens de cette volonté forte de mieux appréhender les réalités ; et de cet espoir d'ententes possibles, de convergences d'opinions et d'actions face aux divergences, si aléatoires Des convergences telles des bouffées d'oxygène ! Dans un même temps on évoquait des futurs prochains à bâtir sans rien savoir du travail et des décisions prises par le CNR.



Le Conseil National de la Résistance dans une absolue clandestinité, traçait les grandes lignes des luttes à mener pour libérer le pays et définissait les axes essentiels pour que la France se relève de ses ruines et s'engage dans des renouveaux pacifistes et humanistes. Peu à peu, des prisonniers, des travailleurs du STO réapparaissaient, racontant leurs péripéties, leurs évasions réussies ou ratées, leurs faims de loup, leurs espoirs de retrouver les leurs, ici ou ailleurs, parfois avec cette crainte de l'improbable. Les informations provenant d'Allemagne, de leur captivité, ils nous les apportaient à dose homéopathique, évitant d'évoquer des souffrances trop proches. Eux aussi redécouvraient leur village, leur famille, après tant d'années vécues dans la méconnaissance de nos situations actuelles ; cela explique que souvent, ils se montraient distants, méfiants, maladroits, quoique heureux, sans ostentation.

Du père absent, Hélène avait reçu de vagues et rares indications... Une fois elle était partie à Paris, régler des "problèmes" disait elle; il lui avait fallu traverser la ligne de démarcation, avec un passeur ; revenue inquiète et harassée, elle se faisait simplement rassurante, quant à l'issue finale de cette sale guerre. Le père "en sursis" et la mère dans les bois truffés de soldats allemands, cette période avait été périlleuse.

Jacques réapparaîtra à la libération après d'éprouvantes aventures !

Résister ? Pas d'autre solution envisageable : une affaire de dignité, de fierté, comme on respire à pleins poumons les premiers rayons du soleil au petit matin...En partage, évidemment ! Les avatars des autres, étaient les nôtres, les hors-la-loi, nos frères ; les parachutés à cacher, nos amis ; les passeurs, et les fabricants de fausses identités, de cartes falsifiée, des hommes et des femmes qui prenaient des risques vitaux pour protéger les résistants et les enfants poursuivis. Tous agissaient en silence, en secret, le coeur lourd, le sourire aux lèvres, l'esprit attentif, inventif ; que l'un défaille, un autre occupait ses fonctions, nécessaires : Une chaîne à notre petite échelle humaine !

Dans le même temps des haines couvaient, mal localisées. Les collabos, ceux qui l'étaient ouvertement, on ne les voyait plus, enrichis par le marché noir ils avaient sévi dans les villes affamées, plus encore que dans les villages, au sein d'une population inquiète, souffrante, équivoque!

Quant aux résistants actifs, ils ne représentaient qu'une minorité au sein d'une majorité accablée.

Si le village maintes fois menacé, a subi une rafle véritable, avec des déportations, il n'a pas enduré de martyr comme celui d'Oradour ; on dit qu'il a été protégé par des fonctionnaires français et probablement par des autorités allemandes locales, non nazies ; des détails semblent confirmer cette thèse.

En cet été 1944, m'éveillant au monde, au désastre du monde, dans ma petite sphère juvénile, j' avais eu la possibilité, la chance même, de pouvoir vivre une cohérence certaine entre des pensées et des actes, et cela en partage avec une communauté.



Troisième période : 1945-46

Quand «libération» tente de se conjuguer avec «épuration»
et que c'est la confusion qui envahit les espaces libérés.

L'éclaircie s'annonçait et chacun surveillait avec une inquiétude mal dissimulée, les arrivées, les départs, qui faisaient et défaisaient les espoirs, les amitiés, les affections, et qui parfois révélaient des drames dont on avait ignorés jusque là l'existence, si proches, à nos côtés !

Paris libéré, on scruta ; on s'interrogeait; on feignait de se réjouir, pour masquer l'usure de l'attente, muette, de la fin de cette abominable guerre.

Sans prévenir, un soir, le père est apparu ; il était tant espéré... Son arrivée cloua d'émotion, ses enfants, qui, au fil du temps s'étaient brodés un père imaginaire à partir de leurs souvenirs! Les retrouvailles ont rapidement dégoûté ces défenses, pour ensuite découvrir qui nous étions devenus les uns et les autres, "pour de vrai". Le temps de la visite autorisée, était déjà compté; Jacques, militaire de son état actuel, n'avait que quelques jours de permission.

Peu à peu, au cours de balades où l'on se parle avec plus d'aisance, il a raconté son emprisonnement dans les prisons franquistes, son évasion, puis son passage à Alger avant de s'embarquer pour Londres, où, après un entraînement intensif, il fût déposé en France, en Normandie, peu avant le débarquement. Sa mission consistait à installer des postes radio récepteurs et émetteurs dans des fermes, en dehors de toute organisation clandestine afin d'éviter fuites et interférences possibles. A ce petit jeu, il fût pris par les allemands en



compagnie de deux jeunes paysans ; emprisonnés, menottés; ils entendaient les lointains grondements des canons du débarquement qui avait eu lieu ; non seulement ils étaient réduits à l'inaction totale, mais ils se savaient voués à une fusillade imminente, sans jugement. Le temps et les avancées des armées alliées, ont joué en leur faveur; inquiets, bousculés par les événements, leurs geôliers n'ont pas eu le loisir de les interroger, ni de les supplicier. En déroute, les boches entraînaient avec eux leurs prisonniers pour s'en protéger le cas échéant, ou bien ils les fusilleraient pour s'en débarrasser. Le lendemain, l'aube devait leur être fatale ; le père savait pourquoi il allait mourir, mais il se culpabilisait à propos des deux jeunes qu'il avait entraînés dans cette aventure, les croyant peu conscients des conséquences potentielles d'un tel accompagnement ; en fait ils avaient parfaitement compris les enjeux de leur action et avaient joué les naïfs auprès du père : l'heure de vérité et des confessions entre eux, révéla que ces deux garçons, poursuivaient ainsi leurs engagements dans la résistance locale. Le père en fut surpris, mais soulagé aussi.

Au petit matin, toujours menottés, les trois hommes, furent traînés sur les chemins boueux, en ornières profondes; les allemands, les obligeaient à marcher, encadrés de près. Un soldat, derrière eux, qui les suivait, glissa, tomba, et mis un certain temps à se relever, une éternité dans les têtes des prisonniers, qui auraient pu profiter de cette situation pour ramasser une branche et tenter d'assommer le militaire qui les précédait. Langage des yeux, hésitations, en un éclair il fallait choisir la violence, peut-être salvatrice, ou bien l'espoir et l'utopie d'une circonstance favorable à une évasion. Ils étaient enchaînés tous trois ensemble... quand des bombardements alliés précipitèrent les réactions. Des fusillades sommaires eurent lieu; dans leur affolement, les officiers se sauvèrent... abandonnant leurs prisonniers.

Quelques jours plus tard, ces miraculés de la débâcle allemande, arrivés en un Paris dans l'effervescence de sa libération, s'enrôlèrent dans l'armée française. Jacques, au vu de ses missions accomplies, fut promu capitaine et affecté aussitôt à un service chargé d'épuration.



Aux yeux de sa grande fille, ce père devenait un héros, qui l'intimidait terriblement mais dont elle était intimement fière, terriblement fière...

Sans doute ce sentiment tout nouveau l'envahissait au point de restreindre de façon sensible et inattendue son libre arbitre... Elle redevenait une petite fille, celle d'un père retrouvé.

Fière et docile ?

Bientôt de retour à Paris la famille connut les derniers bombardements et les difficultés quotidiennes dans une France encore en guerre. Avec des virées dans des

hôpitaux de Paris, où des centaines de personnes, nues, et de tous âges (sexes séparés) s'enduisaient mutuellement d'une mélasse anti-gale, ce mal qui nous démangeait, nous rongeaient.

Ce fut un changement brutal de mode de vie pour moi, devenue une jeune fille allant au lycée, sans plus de relations fortes... Mes cousins et cousines reprenaient très vite le goût d'une certaine mondanité, leur permettant peut-être, de ne pas avoir à évoquer des sujets litigieux, ambigus; c'est pourquoi je les évitais, indécise, mal à l'aise !

Pour obtenir des rations de pain plus conséquentes, je participais à mes premières manifestations : " Ramadier, au pain sec ! " clamait-on dans le cortège parmi des inconnus dont je me sentais proche, en complicité et en actions.

Au temple protestant, j'eus à préparer ma première communion, isolée des autres catéchumènes, en leçons particulières sans en avoir jamais compris la raison.

Les attitudes des familles qui venaient au culte du dimanche matin, me stupéfiaient: je découvrais des faux-semblants inavouables !

Hypocrisie ? Arrogance ? Supériorité de classe ? Un compte à rebours s'enclenchait dans ma nouvelle docilité, sans progrès marquants quant à une lucidité qui me faisait défaut. Chargée d'enseigner la religion à un groupe d'enfants de l'école du dimanche, je leur expliquais avec conviction, que l'important c'était "l'oecuménisme", ce qui signifiait que pour moi toutes les religions se valaient dans l'amour de Dieu et dans l'amour du prochain ; la tolérance entre les hommes "de bonne volonté "prouvait leur fraternité humaine ! Convoquée par le pasteur à son domicile, je me suis brutalement vue destituée de mes fonctions, écartée, renvoyée ! Il ne s'agissait même pas d'une humiliation, mais d'une opaque incompréhension. Le début d'une période troublée, confuse...

Aimez -vous les uns les autres ? Je percevais des flots d'hypocrisie, d'intolérance, d'autoritarisme et aussi **les contours de classes sociales bien définies, étanches entre elles...** Il me faudra néanmoins quelques années pour me détacher de toute croyance, de toute emprise religieuse et être en capacité d'analyser le rôle historique des religions (quelqu'elles soient) au sein de toute classe



sociale, au cours des siècles et des diverses civilisations... Et aussi ce rôle d'apaisement pour les plus souffrants, afin d'assurer leur soumission ! Je découvrais le rôle guerrier couvrant des intérêts économiques, de pouvoir et de conquête...

Prisonniers, blessés, rapatriés de camps de concentration, affluaient à Paris.

Des rudiments de secourisme acquis rapidement nous permettaient de participer à l'accueil de ces survivants décharnés des camps. Parmi d'autres jeunes filles, j'étais chargée de menues besognes d'accompagnement, de soins secondaires, de ravitaillement. Ces matinées glacées de larmes, de cris, de plaintes étouffées, nous pétrifiaient l'âme.

Un convoi d'enfants devait être acheminé à Dijon ; il fut confié à quelques unes d'entre nous ; le voyage dura 18 heures à l'aller, autant pour le retour. Ces enfants, malingres, couverts de poux et dont ne savait rien, devaient être pris en charge par les services de la Croix rouge.

Façon de fêter mes quinze ans ?

De son côté, le père se montrait intraitable quant à la menée de légitimes épurations; souvent il revenait le soir, épuisé, découragé... Il racontait que des collabos notoires étaient épargnés à la suite d'ordres reçus d'en haut; que d'autres, de petits mafieux du marché noir, se trouvaient sévèrement punis, comme pour l'exemple, ou la parade !

Ainsi ce capitaine devenait gênant. Une mission lui fut confiée dans une Allemagne à genoux, occupée par les troupes alliées... Au milieu des décombres et des villes détruites à perte de vue !

Pour les besoins du service, il disait avoir besoin d'une secrétaire... Or c'était les vacances scolaires et il proposa donc d'emmener Chantal ! Façon de fêter ses 15 ans ? Les restrictions de vêtements ont amené Hélène à vêtir sa fille de ses propres robes, pour faire plus convenable ! Le père se disait très heureux de voyager avec sa

grande fille; elle était un peu effarouchée parmi ces militaires d'âge mûr dont elle n'appréciait pas toujours les remarques ambiguës à son égard. Alors elle se réfugiait auprès de son père auquel elle accordait une confiance illimitée, ce père valeureux, chargé de mission, ce père qui avait frôlé la mort, ce père qui déjouait les compromissions, qui dénonçait les corruptions, jusqu'à être écarté de la scène principale.

Ce même père roulait des yeux doux aux belles et plantureuses autrichiennes rencontrées dans des bars enfumés. Elles riaient et lui souriaient.

Au fond d'elle-même, Chantal n'avait pas effacé ses souffrances lorsque sa mère, femme sans cesse trompée, tentait de se défendre. A cette époque, Chantal se rebellait ouvertement et prenait le parti de sa mère, bafouée. Mais après tant d'années d'épreuves, le père était certainement devenu le plus sérieux des hommes, le plus respectueux de son nouveau bonheur conjugal; il avait eu la chance de retrouver femme et enfants qui, eux aussi, s'étaient conduits fort honorablement et il racontait volontiers ce que sa famille avait vécu, en son absence ; il en était félicité.

En Allemagne, en Autriche, le beau capitaine, en mission, présentait sa jeune pouliche effarouchée, à des collègues, et à ces belles jeunes femmes charmantes, confondantes pour "la petite" ! Mais quand un soir, il ne se trouva plus de chambres à deux lits pour héberger la fille et le père, celui-ci annonça "une chambre à un lit double "pour lui et son amie. Chantal s'amusait de ce stratagème qui lui évitait aussi ces longues soirées enfumées de beuveries et de rires qu'elle n'appréciait guère.

Quand le père et la fille se sont installés dans leur chambre réservée, une gêne envahit Chantal, indéfinissable; le père prenait tendrement sa fille dans ses bras, la câlinait comme une petite fille, la rassurant et lui parla de la normalité de ces émois naissants ; il disait l'aimer terriblement, et vouloir l'aider à grandir, à devenir une jeune fille accomplie et éclairée! Il la berça, lui chuchotant d'autres gentillesse paternelles ; et ce père, ce héros, coucha sa petite qui devenait

grande, laquelle ne savait plus que penser, toute dépendante de ce père protecteur, tendre, impérieux..

Il abusa d'elle; il la caressa, elle s'étonnait, voulait se retirer, il devenait impératif, le sexe en érection. Une immense vague de confusion immergeait Chantal incapable d'aucun geste, d'aucune parole, tétanisée, recroquevillée, comme dépossédée d'elle-même. Confondue !

A cette époque, si pédophilie et inceste étaient des pratiques fréquentes, il n'en était jamais question ; ça se pratiquait ; ça ne se disait pas. Et pire encore, s'il en était question à mi mot, c'était pour évoquer avec des sourires entendus, les attitudes provocatrices de la jeune fille...fautive, cela s'entend. Sujet tabou à double tiroir !

Une ruine ensevelie par une hypocrite pudeur sous les voiles de sociétés « dites civilisées » !



Le lendemain, tuméfiée au très fond de moi-même, je déboulonnais à jamais la statue que j' avais érigée à ce père. Une solide méfiance, une honte profonde, une révolte larvée prenaient forme à vie en moi; inconsciemment alors, nageant dans les eaux troubles de trop de confusions, ma personnalité se forçait un passage de survie: rebelle?

Devant les mauvais résultats scolaires de sa fille,- qui avait totalisé 16 changements d'écoles- le père voulut me faire suivre une école ménagère !

Cette fois, l'urgence réveilla la rebelle, effritée, abîmée, humiliée. Elle s'accrochera à obtenir des diplômes avec succès ; étudiante, elle fera de nouvelles rencontres.

Mais des années durant, j' aurai à galérer pour me construire une nouvelle personnalité sur les décombres de trop de confusions.

Quelques temps après, une paire de claques - toute paternelle - pour un retour retardé, finit par creuser un fossé entre ce père et moi, que jamais rien ne comblera vraiment.

Silence et secret par trop énigmatique et angoissant ; la page devait être tournée !

Jusqu'au jour, où le Patriarche lança ce constat violent à sa fille, devenue une jeune fille, **tu n'es qu'une femme !**

C'est ce que je lui avais entendu dire si souvent à ma mère ! La colère retenue, durable, devint lucidité amère ... Déterminée à vie !

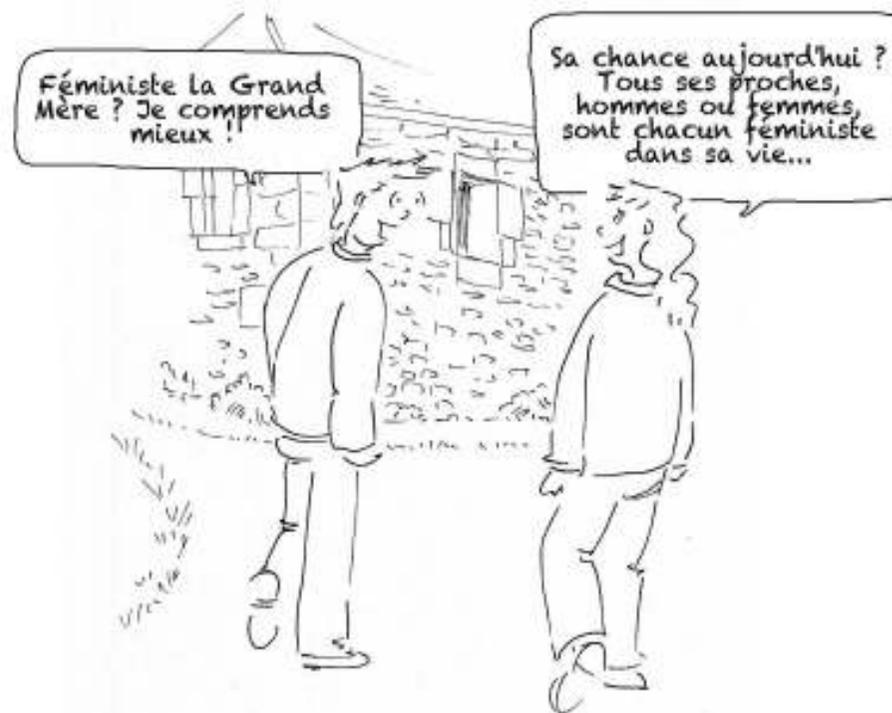
Quant à ma mère, lassée, blessée, trompée, elle me lâcha un jour : « Nous ne sommes que les poubelles des hommes ».

Belle entrée en vie d'adulte !

Quoique indépendante par goût, ma mère vécut 70 ans dans l'ombre de ce mari, disant l'aimer toujours malgré les conflits qui émaillaient leurs rencontres. Mon père, lui, a vécu trente années ailleurs en cachette absolue ! Y compris de moi qui m'étonnait de ses absences auprès de ses petits enfants.

Au cours des sept dernières de vie de ma mère, je dus lui mentir pour de vrai, cherchant à lui éviter des désillusions insupportables. Une honte, impardonnable pour moi ; un chagrin jamais surmonté !

Épuration sociale et politique, confusion personnelle, désarrois, comme tant d'autres, je les buvais à gorgées pleines, dans des présents contradictoires. Des hypocrisies rampantes s'installaient partout, recouvrant peu à peu ce que j' avais vécu de fort au cours de ma prime adolescence. J'en étais imprégnée et je cherchais à renâitre: espoir, confiance, rébellion, se confrontaient chaque jour aux réalités. Ce temps fut aussi celui de l'apprentissage d'une certaine solitude, d'une marginalité, malgré la vitalité des actions collectives.



Sur le monde en contorsions, je posais un regard nouveau, à tâtons !

Une école primaire accueille un musée de la mémoire :

Un musée tout de verre a été construit et dédié à la mémoire de cette époque où au Chambon sur Lignon, des centaines, peut-être des milliers d'êtres humains ont été sauvés par la diligence des habitants de ces

Hauts Plateaux. Ce musée se trouve accolé à «mon» école où je fus élève de M. et Mme Darcissac qui eux mêmes furent des résistants.

Les différentes périodes de la guerre y sont retracées afin que les nouvelles générations puissent savoir ce qui s'est passé en ces lieux et en ces temps. Le film de Pierre Sauvage qui y est projeté est un témoignage fort et digne, complété par des vidéos et des interviews qui

vivifient ce récent passé.

Au dos du musée, un jardin d'une grande sobriété a été conçu et offert par un ex-jeune sauvé de cette période, devenu un adulte reconnaissant : sur un bloc de granit blanc au milieu d'une simple pelouse, un roc de basalte noir, pas un mot : émouvant symbole de dureté, de force, de couleurs sous un ciel balayé si souvent par des intempéries.

Du côté rue, face au Temple protestant, une plaque commémorative a été offerte par le gouvernement israélien pour remercier le village de son action en faveur des jeunes juifs accueillis. Une liste de «Justes» a été établie progressivement, des justes qui ont sauvé des vies d'enfants juifs, (parmi d'autres).

Une liste de «Justes» a été composée par ces donateurs, composée



de notoriétés mais aussi de quelques habitants plus ou moins méconnus.

J'avoue volontiers être fière et heureuse qu'une telle « récompense » n'ait pas été proposée à ma famille ; et cela pour des raisons auxquelles je tiens particulièrement :

– Récompenser qui et de quoi ? Cela n'a pas de sens ; les actions menées alors étaient simplement humaines et volontairement sans éclat : toute vie en danger devait être sauvée, quelles que soient les conséquences pour soi : il s'agissait d'un engagement responsable.

– Recevoir une récompense offerte par le gouvernement israélien qui occupe et oppresse la Palestine, un gouvernement qui envahit les terres palestiniennes et en chasse les habitants, qui exile des milliers de familles, bombarde villes et villages, tue, emprisonne et torture ceux qui leur résistent, construit des centaines de Km de hauts murs pour délimiter les territoires annexés ? **cela me serait une offense !**



– Leur guerre d'annexion lente mais absolue est menée au nom d'une religion qui affirme que leur dieu leur a donné ces terres, qui elles, auraient été « occupées » par des arabes de façon illégitime. Hypocrisie majeure de Puissants qui couvrent leur stratégie économique et militaire sous les hospices d'une religion qui ferait force de droit, de loi. C'est indigne !

– Je veux dire à toutes ces « petites gens » ces personnes qui n'ont pas été « sélectionnées », ces gens des Hauts Plateaux à l'ombre de toute notoriété, de toute reconnaissance, ces paysans de terres pauvres, ces familles rudes et chaleureuses en toutes circonstances, je veux leur dire combien la jeune adolescente que je fus, a appris d'eux quant au sens d'une vie pleine, humble, forte d'humanité .

D'eux en particulier j'ai compris le sens du mot **dignité**, cet ensemble de respect de soi, des autres, et de la nature qui nous permet de vivre en toute circonstance... en bonne intelligence ! Ces rencontres ont été déterminantes pour ma propre existence. Transmission non prévue mais réalisée. Merci à Elles, à Eux.

Ainsi, au pas à pas sur mon chemin de vie, suis je devenue une militante (anonyme) du bonheur.

Ajouterai je ce témoignage ?

Alexandre Grothendieck est mort jeudi matin (13/11/2014) à l'hôpital de Saint-Girons (Ariège). Un nom trop compliqué à mémoriser et une volonté maintes fois affirmée de s'effacer, d'effacer sa vie et son œuvre, font que cette mort aurait dû passer inaperçue.

Mais l'homme est trop grand et le mathématicien trop important pour que cet effacement soit total.

Né en 1928, à Berlin, d'un père juif, anarchiste russe, Alexandre Shapiro, et d'une mère socialiste révolutionnaire, Hanka Grothendieck, le petit Alexandre aura eu une vie dont on peine à croire à la réalité tant elle a été incroyable. Quand il a cinq ans, en 1933, Adolf Hitler accède au pouvoir et ses parents quittent l'Allemagne pour venir en France, avant de passer en Espagne pour se battre aux côtés des Républicains espagnols.

Lui se retrouve chez un pasteur qui accepte de l'héberger sans réclamer de pension. Six ans plus tard, au printemps 1939, la guerre d'Espagne s'achève, le couple retrouve son fils à Nîmes.

La police ne les laissera pas longtemps ensemble. En octobre, le père se retrouve au Vernet d'Ariège. Il y entame son voyage pour Auschwitz où il meurt en août 1942.

L'enfant, lui, suit sa mère au camp du Rieucros, près de Mende (Lozère). C'est là, dans des conditions de vie très difficiles, qu'il découvre qu'il existe un lien stable entre la circonférence du cercle et son diamètre. Il croit d'abord qu'il faut multiplier le diamètre par 3, puisqu'il oublie quelques chiffres après la virgule qui donne π . Il admet son erreur, mais puise dans cet épisode une incroyable confiance en lui-même et en sa capacité de trouver.

Son bac, il le passera sans éclat au collège Cévenol, au Chambon-sur-Lignon, et s'inscrit à la faculté de Montpellier pour passer une licence de mathématiques. Là encore, il ne brille pas particulièrement et doit même repasser un examen d'astronomie. Un professeur est pourtant intrigué par cet étudiant qui lui assure avoir mis au point une méthode pour calculer des volumes complexes.

« Les dernières années de la guerre, alors que ma mère restait internée au camp, j'étais dans une maison d'enfants du "Secours Suisse", pour enfants réfugiés, au Chambon-sur-Lignon. On était juifs la plupart, et quand on était averti (par la police locale) qu'il y aurait des rafles de la Gestapo, on allait se cacher dans les bois pour une nuit ou deux, par petits groupes de deux ou trois, sans trop nous rendre compte qu'il y allait bel et bien de notre peau. La région était bourrée de juifs cachés en pays cévenol, et beaucoup ont survécu grâce à la solidarité de la population locale. » extrait de Récoltes et semailles.

On est un peu dans la Guerre des boutons, mais c'est à la Gestapo que l'on échappe.



Jeunes d'hier, jeunes d'aujourd'hui

Que dire en terminant ce long récit émaillé d'anecdotes et de réflexions qui ont peu à peu mûri avec les décennies ...

- 1 - Nous vivions « en résistance » (1940-45)

– Les choix à notre disposition étaient simples mais non sans conséquences

alors que la France était occupée, pillée, humiliée :

– Ou bien il s'agissait de se soumettre de bon ou de mauvais gré aux diktats des oppresseurs (en fait une majorité silencieuse, soucieuse, affamée)

– ou bien de se couler dans la peau des occupants et en profiter (les collaborateurs) mais plutôt de résister aux oppressions avec une force et une intelligence au service de la libération de notre pays ; certes des nuances modifiaient les relations entre des résistants mais tous s'étaient engagés et inscrits dans des démarches critiques, actives, propositionnelles, constructives.

– Ainsi le Conseil National de la Résistance (CNR) composé de tendances diverses a néanmoins réussi à écrire et à s'engager dans une Charte (printemps 44) pour libérer la France et préparer les travaux du futur gouvernement.

– Nous avons été de grands enfants : nous devenions des Personnes jeunes, responsables, déjà des acteurs de la vie en société. Se trouvaient imposées à nous des règles de sauvegarde de soi et des autres ; des frontières à ne jamais transgresser entre les envahisseurs et nous. Les faits dits de solidarité allaient de soi, comme des évidences sans que jamais le mot ne fût employé. Les craintes, les contraintes et les espaces de liberté étaient coulés en un même moule ; non sans larmes, ni colères ; non sans rires ni émotions !

A la clé, de nos énergies juvéniles s'exprimaient avec autant de fougue que de retenue, selon les circonstances. Nous partageons le bonheur de vivre, d'être, là où nous étions et avec qui nous grandissions.



- 2- De nos jours nous vivons en liberté conditionnée et sous influences médiatiques prépondérantes :

– La France est la cinquième puissance économique du monde et compte plus de 5 millions de chômeurs sans compter ceux qui sont rayés des listes ; d'où une majorité de familles touchées dans leur vie au quotidien.

– Une France malade des écarts entre gagners et rejetés, entre riches et Pauvre, entre classes sociales et territoires réservés

– Une France dotée de mafieux en tous genres, y compris parmi des dirigeants élus »démocratiquement« !

– Corruptions, concurrences nourrissent le règne tyrannique de l'argent-roi – Tout est commercialisé, y compris les compétences humaines (dans le travail en particulier).

– Médias et publicités vantent des produits nuisibles à la santé (tabac, alcools, drogues, pesticides ravageurs, facebook etc ...)

– Hypertrophie de la sainte consommation qui serait l'assurance d'un bonheur.

– Ruine d'un système démocratique (déléгатaire) qui octroie des pouvoirs exorbitants au Président et à des décideurs intermédiaires tout puissants

– Fossé entre les déclarations d'intentions et les réalisations, sous couvert d'intérêts opaques ou d'affirmations « il faut sauver la

France : il n'existe qu'une seule voie, » celle tracée par les tenants de l'Économie !

– Monde de perversités généralisées, monde dit libre qui pour atténuer les contraintes et encourager les soumissions, les passivités, édicte des règles de plus en plus coercitives

– Médias criblés de formatages qui s'insinuent par tout, en particulier parmi les plus jeunes sous la forme de jeux par écrans interposés où la virtualité étouffe les réalités, le concret, les rêves, émousse les sensibilités... – Les guerres, sous le voile hypocrite de la défense et de la protection de populations, tuent, assassinent des milliers de gens, enrichissent les marchands d'armes et préservent des droits illégitimes d'ordre économique, stratégique et militaire. Guerres « aux mains propres » qui larguent des bombes à fragmentation du haut du ciel, évitant des engagements terrestres redoutés par les familles des pays dominants.

– Santé, écoles, formations, loisirs se développent sans complexe à deux et même à trois vitesses, d'où d'inavouables injustices et ségrégations par l'argent et les classes sociales d'origine...

– Pourtant des progrès scientifiques et techniques permettent du mieux vivre ; progrès fabuleux dans les domaines de la santé, des transports, de la communication, de la culture, des voyages... Progrès aussitôt récupérés, exploités pour « faire de l'argent » laissant les plus vulnérables ou les plus en difficultés à la marge .

En voilà assez pour ne pas accepter, pour résister et se lancer dans des défis novateurs ...

– 3 – **De véritables défis pour une jeunesse débordante d'énergies,**

– Pour des jeunes grands d' idées critiques et créatives, de volontés



de bien vivre, en partage avec les générations montantes, il s'agit :
– d'éviter, de contourner les pièges des prêts à porter, à voir, à entendre, à consommer, à penser afin de sortir des rails dominantes. Et donc de ne pas s'installer dans des conformités, ni s'y soumettre, afin de devenir SOI parmi ceux avec qui partager des avancées

– Les copains d'abord, certes, mais aussi au coeur de ces tissus de cultures transmises dans leur diversité (mondialisation)

– Une jeunesse en recherche active de solutions innovantes qui nourrissent des intérêts forts! En cela ne deviennent ils pas créateurs vers du « futur »? – Des liens vivants, complexes, parfois contradictoires les habitent, sources néanmoins de forces, de connaissances, d'expériences et surtout de réciprocité, de confiance pour que chacun forge ses propres outils de vie.

- En France, dans le monde, des résistances, des innovations sont innombrables ainsi que les engagements d'une diversité prometteuse ; les jeunes sont à l'affût de fenêtres ouvertes sur des perspectives à explorer. Ils s'inscrivent dans des parcours en voie de transformation, ou dans des voies inusitées qu'ils n'hésitent pas à explorer.

– **Jeunes d'hier et jeunes d'aujourd'hui, vos risques et vos espoirs sont différents**

profondément mais vos démarches exploratrices vous sont des tremplins pour construire vos vies en lien avec d'autres générations et d'autres cultures-

dans un monde où tolérance, sobriété, solidarité soient des maîtres mots de vos jeunes existences!

Nous avons été militants pour un monde sans guerre ni violences

Vous devenez chercheurs pour un monde de vie digne et renouée...

Jeunes, soyez « chercheurs, inventeurs »

Malgré mon grand âge et tant que du sang coulera dans mes veines, je chercherai à cultiver l'essentiel de ce que m'a apporté mon adolescence : une vision altruiste de la vie.

– Mon rêve ? Il tient en trois mots ; ceux-ci qui ornent les frontons de nos mairies: **Liberté, Égalité, Fraternité**

Une utopie ? Des ruptures sont nécessaires, des renversements de conception de modes de vie, de profonds mouvements transformateurs sont en gestation partout dans le monde ! Un long chemin reste à parcourir ! Mais ces mouvements engendrent des démarches émancipatrices et novatrices...J'y marche et je puise la force de mes rêves dans ces résistances, ces dépassements, ces innovations, qui me sont de furtifs bonheurs ! Partagés et partageables ...

De par le monde, en cette année 2014,

il est des enfants, de jeunes adolescent(e)s, chez nous et ailleurs, tout près ou au loin, des jeunes en souffrance : réfugiés, soldats, prostitués, affamés, malades, emprisonnés, mal traités, violés, assujettis, sous emprise, mal aimés, etc.

En novembre 1989, une **Convention internationale des droits des enfants** a été ratifiée par 193 pays sur 195, les États Unis et la Somalie l'ayant signée mais non ratifiée « Le 20 novembre 1989 est adoptée la Convention internationale des Droits de l'Enfant. En 54 articles, ce texte, adopté à l'unanimité par l'Assemblée générale des Nations Unies, énonce les droits civils, économiques, sociaux et culturels de l'enfant.

La Convention internationale des Droits de l'Enfant est le texte international relatif aux Droits de l'Homme, qui à ce jour, a été le plus rapidement adopté dans l'histoire. Le 2 septembre 1990, ce texte devient un traité international, après sa ratification par 20 États qui en marque l'entrée en vigueur.

Le 11 juillet 1990, l'Organisation de l'unité africaine (qui deviendra

l'Union Africaine) adopte la Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant.

Le 17 juin 1999 est adoptée la Convention de Genève sur les pires formes de travail des enfants. En mai 2000, le Protocole facultatif à la Convention internationale des Droits de l'Enfant concernant la participation des mineurs aux conflits armés est ratifié. Il entrera en vigueur en 2002. Ce texte interdit la participation des mineurs aux conflits armés.

À ce jour, la Convention internationale des Droits de l'Enfant a été ratifiée par 193 États sur 195, malgré quelques réserves sur certaines parties du texte. Les États-Unis et la Somalie sont les seuls pays au monde à l'avoir signée mais pas ratifiée.

Aujourd'hui, le cadre théorique et contraignant est quasi universellement admis. Pourtant, il reste à l'appliquer, à transformer les paroles en actions, à faire des mots une réalité... Dans un monde d'une intolérable urgence, où toutes les 5 secondes un enfant meurt de faim, il est temps de lier la théorie à la pratique...

Peut-être aurait-il fallu commencer par là ? »

La Convention internationale des droits des enfants

(Texte adapté aux enfants dès 10 ans)

La Convention a été adoptée par les Nations Unies (ONU) le 20 novembre 1989 pour protéger les droits des enfants dans le monde et améliorer leurs conditions de vie.

Article 1 – **La définition de l'enfant**

La Convention concerne tous les enfants. Si tu as moins de 18 ans tu es un enfant et tu es donc protégé par cette Convention.

Article 2 – **Le droit à la non-discrimination**

Cette convention doit être appliquée à tous les enfants sans aucune discrimination :

- Tu as le droit au respect de tes différences, que tu sois une fille ou un garçon, et quel que soit ton état de santé, ton origine ethnique ou sociale, ta langue, ta religion, tes opinions et ta nationalité.
- Tu as le droit à l'égalité, c'est-à-dire que les pays doivent respecter et protéger tes droits au même titre que tous les autres enfants.

Article 3 – **Le droit au bien-être**

1. Pour toutes les décisions qui te concernent, ton intérêt doit être pris en compte.
2. Les pays doivent te protéger et assurer ton bien-être si tes parents ne peuvent pas le faire pour toi.
3. Les pays doivent veiller à ce que toutes les institutions chargées de ton bien-être (école, police,...) t'aident et te protègent efficacement.

Article 4 – **Le droit d'exercer tes droits**

Les pays doivent mettre en place toutes les mesures nécessaires pour te permettre d'exercer tous les droits qui te sont reconnus par cette Convention.

Article 5 – **Le droit d'être guidé par tes parents**

Les pays doivent respecter le droit et le devoir de tes parents de te guider et de te conseiller dans l'exercice de tes droits et le développement de tes capacités.

Article 6 – **Le droit à la vie et au développement**

1. Comme tous les enfants, tu as le droit à la vie et de ne pas être tué.
2. Les pays doivent veiller à ta survie et à ton bon développement en t'apportant tout ce dont tu as besoin pour ton développement.

Article 7 – **Le droit à un nom et à une nationalité**

1. Dès ta naissance, tu as le droit d'avoir un nom, un prénom et une nationalité. Avoir une nationalité te permet d'être accueilli et protégé par un pays. Tu as aussi le droit de connaître tes parents et de vivre avec eux.
2. Si tu n'as pas de nationalité, les pays doivent quand même respecter ton droit d'avoir un nom, un prénom et de vivre avec tes parents.

Article 8 : **Le droit à la protection de ton identité**

1. Les pays doivent protéger ton identité. Ils doivent t'aider à ne pas perdre ton nom, ton prénom, ta nationalité et tes relations avec tes parents.
2. Si tu es privé de ton identité, les pays doivent te protéger et t'aider à la récupérer aussi vite que possible.

Article 9 – **Le droit de vivre avec tes parents**

1. Tu as le droit de vivre avec tes parents, sauf si c'est contraire à ton intérêt et ton bien-être (si tu es victime de maltraitance, de négligence, etc.)
2. Si tes parents se séparent, tu as le droit de donner ton avis pour les décisions te concernant lors de leur séparation.
3. Si tu es séparé de tes parents, tu as le droit de les voir régulièrement, sauf si c'est contraire à ton intérêt et ton bien-être.
4. Tu as le droit de savoir où sont tes parents, (s'ils sont en prison, par exemple), sauf si c'est contraire à ton intérêt et ton bien-être.

Article 10 – Le droit de retrouver ta famille

1. Si tu es dans un autre pays que tes parents, tu as le droit de quitter un pays et d'entrer dans un autre pour retrouver tes parents. Tes parents ont le même droit.
2. Si tu habites dans un autre pays que tes parents, tu as le droit de les rejoindre.

Article 11 – La protection contre ton enlèvement et ton déplacement vers un autre pays

1. Les pays doivent te protéger contre les risques d'enlèvement et de déplacement vers un autre pays.
2. En cas d'enlèvement, pour assurer ton retour auprès de tes parents, les pays doivent coopérer et travailler ensemble.

Article 12 : Le droit à la liberté d'opinion

1. Dès que tu es en âge d'avoir ta propre opinion, tu as le droit de donner ton avis sur toutes les décisions qui te concernent. Les adultes ont le devoir de prendre en compte ton opinion.
2. Les pays doivent veiller à ce que ton opinion soit prise en compte pour toutes les décisions importantes te concernant (décision devant le juge, ...).

Article 13 – Le droit à la liberté d'expression

1. Tu as le droit d'exprimer librement ton opinion. Tu as aussi le droit de rechercher et de recevoir des informations et de les retransmettre.
2. Ta liberté d'expression a certaines limites :
 - a. Tu dois respecter les droits et la réputation des autres;
 - b. Tu ne peux pas mettre la société en danger.

Article 14 – Le droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion

1. Tu as droit à la liberté de pensée et de conscience, et tu peux pratiquer une religion.
2. Tes parents ont le droit et le devoir de te guider dans l'exercice de ce droit, en fonction de ton âge et de tes capacités.
3. Ta liberté de pratiquer une religion et d'exprimer tes convictions (ce que tu penses) a des limites :
 - a. Tu dois respecter les libertés et les droits des autres;
 - b. Tu ne peux pas mettre la société en danger.

Article 15 – Le droit à la liberté d'association

1. Tu as le droit de créer des groupes avec d'autres enfants ou des adultes et de participer à des réunions sur des sujets ou des activités qui t'intéressent.
2. Ta liberté de réunion a des limites :
 - a. Tu dois respecter les libertés et les droits des autres;
 - b. Tu ne peux pas mettre la société en danger.

Article 16 – Le droit à la protection de ta vie privée

1. Personne n'a le droit d'intervenir, sans raison légale, dans ta vie privée, c'est-à-dire ta vie avec tes parents et ton intimité. Ta maison, ton courrier ainsi que ton honneur et ta réputation font partie de ta vie privée et sont également protégés.
2. Les pays doivent créer des lois qui protégeront tous ces aspects de ta vie privée.

Article 17 – Le droit à l'information

- Tu as le droit de recevoir des informations (média) diversifiées et justes :
- a. Les pays doivent veiller à ce que les média (radios, télévisions, journaux...) transmettent aux enfants des informations utiles ;
 - b. Ils doivent favoriser le développement des connaissances et la compréhension des autres cultures ;
 - c. Ils doivent encourager la production de livres pour les enfants ;
 - d. Ils doivent encourager les médias à prendre en compte la culture et la langue des enfants venant de groupes minoritaires ;
 - e. Les pays doivent te protéger contre les informations qui pourraient être contraires à ton intérêt et ton bien-être.

Article 18 – La responsabilité de tes parents

1. Tes parents ont la responsabilité de t'élever et de veiller à ton bon développement.
2. Les pays doivent aider tes parents dans cette mission en créant des institutions et des services chargés de veiller à ton intérêt et ton bien-être.
3. Si tes deux parents travaillent, les pays doivent les aider à assurer cette responsabilité.

Article 19 – Le droit d’être protégé contre les mauvais traitements

1. Les pays doivent te protéger contre toutes les formes de mauvais traitements, que tu sois sous la garde de tes parents ou de toute autre personne. Tu as le droit d’être protégé contre la violence, l’abandon, la négligence, l’exploitation et la violence sexuelle.

2. Les pays doivent veiller à ce que tu ne souffres jamais de mauvais traitements. Mais si ça devait t’arriver, les pays devront prendre soin de toi.

Article 20 – Le droit à une protection même si tu n’as pas de famille

1. Si tu n’as plus de famille, ton pays doit te protéger et veiller sur toi.
2. Il t’apportera une protection de remplacement pour que tu ne sois pas seul.
3. Cette protection devra tenir compte de ton passé et de ta culture.

Article 21 – Le droit à l’adoption

Ton adoption ne sera autorisée que si elle favorise ton bien-être.

a. Elle doit être acceptée et autorisée par les personnes qui veillent sur toi.

b. Tu peux être adopté dans un autre pays que le tien, si c’est la meilleure solution pour toi.

c. Si tu es adopté dans un autre pays, tu devras avoir les mêmes droits que si tu avais été adopté dans ton pays d’origine.

d. Ton adoption ne devra pas être une occasion de faire gagner de l’argent aux personnes qui t’adoptent.

e. Les pays travailleront ensemble pour que ton adoption soit encadrée par des institutions compétentes et responsables.

Article 22 – Les droits de l’enfant réfugié

1. Si tu es contraint de quitter ton pays, tu as le droit d’être considéré comme réfugié. Tu seras protégé par le droit international (des lois communes à tous les pays), et par cette Convention, que tu sois seul, avec tes parents ou d’autres adultes.

2. Les pays et les organisations internationales devront t’aider et veiller sur toi. Ils devront t’aider à retrouver tes parents et ta famille. Si ta famille n’est pas retrouvée, tu auras une protection de remplacement pour que tu ne sois pas seul.

Article 23 – Les droits de l’enfant handicapé

1. Si tu es handicapé, tu as le droit de mener la meilleure vie possible. Tu as le droit au respect de ta personne et de ta dignité. Tu as le droit à être traité de la même manière que les autres enfants, pour devenir le plus autonome possible et participer à la vie de ta communauté.

2. Les pays doivent reconnaître le droit des enfants handicapés de bénéficier de soins spéciaux et essentiels à leur bien-être.

3. Les pays doivent donc apporter une aide supplémentaire à tes parents. Cette aide sera, si nécessaire, gratuite afin de t’assurer le droit à l’éducation, à la formation, à la santé, à la rééducation, à l’emploi, aux loisirs, à l’intégration sociale, ainsi qu’à l’épanouissement personnel.
4. Les pays travailleront ensemble et échangeront toutes les informations utiles pour aider les enfants handicapés. Les pays en développement seront plus particulièrement aidés.

Article 24 – Le droit à la santé et aux services médicaux

1. Les pays doivent te permettre d’être en bonne santé en mettant à ta disposition tous les soins de santé dont tu as besoin.

2. Les pays doivent travailler en priorité sur :

a. La réduction du nombre de décès d’enfants ;

b. L’amélioration des soins de base pour tous les enfants ;

c. Le développement de soins préventifs (vaccination, etc.) et la lutte contre la malnutrition (les problèmes de santé causés par un manque de nourriture équilibrée) ;

d. Le développement des aides pour les mères avant et après l’accouchement ;

e. Le développement d'accès aux informations sur la santé, la nutrition et l'hygiène ;

f. L'amélioration de la planification familiale (c'est-à-dire, tous les moyens qui aident les parents à choisir à quel moment ils auront un enfant)

3. Les pays supprimeront les pratiques traditionnelles qui sont dangereuses pour la santé des enfants.

Article 25 – Le droit à la révision de ton placement

Si ton pays t'a placé dans un centre pour recevoir des soins, tu as le droit que ta situation soit régulièrement réévaluée pour savoir si tu as toujours besoin de ces soins.

Article 26 – Le droit à la sécurité sociale

1. Tu as le droit de bénéficier de la sécurité sociale, c'est-à-dire au système national qui te donne accès aux besoins essentiels (santé, éducation, nourriture, etc.)

2. Les pays doivent t'aider en fonction de ta situation et de celle des personnes responsables de toi.

Article 27 – Le droit à un niveau de vie correct

1. Tu as le droit d'avoir un niveau de vie correct qui te permette de te développer normalement.

2. Ce sont tes parents qui ont la responsabilité de ton développement.

3. Si nécessaire, les pays devront aider tes parents, surtout pour te nourrir, t'habiller et te loger.

4. Si tu a le droit à une pension alimentaire, les pays veilleront à ce que tu la reçoives. Les pays s'organiseront pour t'assurer ce droit, où que tu sois.

Article 28 – Le droit à l'éducation

1. Les pays te reconnaissent le droit à l'éducation, comme à tous les autres enfants :

a. Tu as le droit d'aller gratuitement à l'école primaire. Cet enseignement est obligatoire;

b. Tu as le droit d'accéder à l'enseignement secondaire. Il doit être gratuit, sinon, des aides doivent t'être accordées ;

c. Tu as aussi le droit d'accéder à l'enseignement supérieur ;

d. Tu as le droit à une orientation scolaire et professionnelle ;

e. Les pays doivent tout faire pour t'encourager à fréquenter l'école.

La discipline scolaire doit respecter tes droits et ta dignité.

3. Les États doivent travailler ensemble pour lutter contre l'ignorance et l'analphabétisme (ne savoir ni lire ni écrire) dans le monde et pour améliorer l'accès aux connaissances scientifiques et techniques. Les pays en développement doivent être aidés.

Article 29 – Les objectifs de ton éducation

Ton éducation a pour objectif :

a. De favoriser ton épanouissement personnel et le développement de tes capacités ;

b. De t'apprendre à respecter les droits de l'homme et les libertés fondamentales ;

c. De t'apprendre le respect de ta culture d'origine et du pays dans lequel tu vis ;

d. De te préparer à assumer tes responsabilités dans une société libre, dans un esprit de compréhension, de paix, de tolérance, d'égalité et d'amitié entre tous ;

e. De t'apprendre à respecter le milieu naturel qui t'entoure.

Article 30 – Les droits des enfants de minorités ou de populations autochtones (*) Si tu appartiens à une minorité ethnique, religieuse ou linguistique, tu as aussi le droit d'avoir ta vie culturelle, de pratiquer ta religion,

et de parler la langue de ton groupe.

(*) Les populations autochtones sont des personnes qui habitent dans une région depuis des temps ancestraux et qui vivent en harmonie avec la nature.

Article 31 – Le droit aux loisirs

1. Tu as le droit au repos, aux loisirs, aux jeux, et aux activités récréatives. Tu as aussi le droit de participer aux activités artistiques et culturelles de ton âge.

2. Les pays doivent protéger ton droit aux loisirs et favoriser le développement de ce droit.

Article 32 – Le droit à la protection contre l'exploitation

1. Les pays doivent te protéger contre l'exploitation, c'est-à-dire le travail. Tu ne peux pas réaliser

de travail dangereux ou qui serait mauvais pour ta santé, ton développement et ton éducation.

2. Les pays doivent prendre toutes les mesures pour te protéger de l'exploitation :

a. Fixer un âge minimum en dessous duquel tu ne peux pas travailler ;

b. Fixer des règlements concernant les heures et les conditions de travail ;

c. Punir les personnes qui ne respectent pas ces règles.

Article 33 – Le droit à la protection contre la drogue

Les pays doivent prendre les mesures nécessaires pour te protéger de toutes les drogues. Ils doivent aussi empêcher que tu sois utilisé(e) et mêlé(e) à la production et le trafic de drogue.

Article 34 – Le droit à la protection contre l'exploitation sexuelle

Les pays doivent te protéger contre toutes les formes d'exploitation ou de violences sexuelles.

Les pays travailleront ensemble pour établir les mesures nécessaires pour empêcher :

a. Que quelqu'un t'encourage ou te force à faire des activités sexuelles illégales ;

b. Que tu sois exploité(e) à des fins de prostitution ;

c. Que tu sois exploité(e) dans des productions pornographiques (photos ou films).

Article 35 – Le droit à la protection contre la vente

Les pays te protègent contre la vente et l'enlèvement.

Article 36 – Le droit à la protection contre les autres formes d'exploitation Les pays doivent te protéger contre toutes les autres formes d'exploitation qui sont mauvaises pour ton bien-être.

Article 37 – Le droit à la protection contre la torture et la privation de liberté

1. Les pays veillent à :

a. Que tu ne sois pas soumis à la torture ou à toute autre peine cruelle et dégradante. Tu ne peux pas être condamné(e) à la peine de mort ou être emprisonné à vie.

b. Que tu ne sois pas arrêté(e) arbitrairement, c'est-à-dire sans raison juste. Ton arrestation et ta détention doivent être les dernières solutions possibles.

c. Si tu es privé(e) de ta liberté, que tu sois traité(e) humainement et avec dignité et que tu ne sois pas enfermé(e) avec des adultes. Tes besoins (en fonction de ton âge) doivent être pris en compte et tu auras le droit de rester en contact avec ta famille.

d. Si tu es privé(e) de ta liberté, que tu aies accès aux différentes formes d'assistance. Tu as le droit de contester les raisons de ton enfermement devant un tribunal juste qui donnera une réponse dans les meilleurs délais.

Article 38 – Le droit à la protection en cas de conflits armés

1. En cas de conflits armés, les pays doivent te protéger en respectant les règles du droit humanitaire international (droit qui régleme les conflits armés).

2. Si tu as moins de 15 ans, les pays doivent empêcher que tu participes directement aux combats.

3. Si tu as moins de 15 ans, tu ne peux pas être recruté(e) dans une armée. Entre 15 et 18 ans, les pays peuvent t'intégrer dans une armée, mais ils doivent choisir en priorité les plus âgés.

4. Si tu es concerné(e) par un conflit armé, les pays doivent te protéger et te soigner.

Article 39 – Le droit à la réadaptation et à la réinsertion

Si tu as été victime de négligence, d'exploitation, de tortures ou de toute autre forme de traitements cruels, les pays doivent t'aider à te réadapter et à retrouver une vie normale.

Article 40 – **La justice et les droits des mineurs**

1. Si tu es suspecté(e) ou reconnu(e) coupable d'avoir commis un délit ou un crime, les pays doivent respecter tes droits fondamentaux. Ton âge doit être pris en compte, et tout doit être fait pour que tu puisses réintégrer la société dans de bonnes conditions.

2. Les pays veillent donc :

a. À ce que tu ne sois pas accusé(e) injustement ;

b. À ce que tu aies le droit à ces garanties :

- Tu dois être présumé(e) innocent(e) jusqu'à ce que ta culpabilité/faute soit prouvée;

- Tu dois être informé(e) rapidement sur la raison de ton accusation ;

- Tu dois avoir un procès juste et équitable (c'est-à-dire le droit de pouvoir être jugé devant un tribunal juste) qui tienne compte de ton âge et de ton intérêt ;

- Tu ne dois pas être forcé(e) de te déclarer coupable ;

- Tu dois pouvoir faire appel, c'est-à-dire que tu as le droit de demander à ce que ton premier jugement soit revu.

- Tu peux te faire aider et assister par un avocat

- Tu peux te faire assister par un interprète, si tu ne parles pas la langue.

- Ta vie privée et ton intimité doivent être respectées tout au long de la procédure.

- 3. Les pays doivent adopter des lois qui sont adaptées à ton âge :

a. Ils doivent définir l'âge en dessous duquel on ne pourra pas considérer que tu enfreins la loi,

b. Ils doivent prendre, autant que possible, des mesures pour s'occuper de toi, sans devoir passer par la voie de la justice.

4. Les pays doivent organiser un système d'encadrement et d'éducation pour assurer ton bien-être, en fonction de ta situation et de l'infraction que tu as commise.

Article 41 – **Le droit à la protection la plus favorable**

Si la loi dans les pays t'est plus favorable que ce que prévoit cette Convention, c'est la loi des pays qui doit être appliquée.

Article 42 – **La diffusion des droits**

Les pays doivent faire connaître le texte de cette Convention aussi bien aux adultes qu'aux enfants.



Été 2014





Et vos treize ans?





chantal.meignan@wanadoo.fr

